



Cultivons notre jardin

Livre de l'académie de Créteil 2025

Le mot du recteur

Après un diptyque consacré aux Jeux olympiques les deux années précédentes, nos écrivains en herbe ont déployé leurs talents sur le thème « Cultivons notre jardin » cette année.

Neuf classes de 6^e, accompagnées chacune par un auteur de talent, ont aiguisé leur imaginaire et leur plume pour nous offrir ce livre aussi enchanteur qu'émouvant. C'est en classe que les élèves ont bénéficié de l'intervention de chaque auteur, qui leur a permis de partager la lecture pour ensuite inventer leur propre écriture.

« C'est en écrivant qu'on devient écriveron », soutenait Raymond Queneau dans ses *Exercices de style*. Loués soient donc ces auteurs d'avoir cru à leur tour à ce compagnonnage d'artisans.

Je veux aussi, bien sûr, saluer et remercier l'engagement des enseignants ayant accompagné nos élèves, ainsi que nos partenaires qui permettent, depuis neuf ans, au livre de l'académie d'exister.

Appuyés par la Maison des écrivains et de la littérature et la médiathèque départementale de Seine-et-Marne, chacun des trois départements est associé à un genre littéraire : le récit pour la Seine-Saint-Denis, la poésie pour le Val-de-Marne, le théâtre pour la Seine-et-Marne.

Les textes sont ensuite mis en page et illustrés par les élèves de première et terminale du lycée Alfred-Costes à Bobigny.

Puisse la lecture de ce livre, distribué dans tous les collèges de l'académie, éveiller des vocations de jardiniers des mots. Je vous en souhaite bonne lecture.

Jean-François Chanet
Recteur de l'académie de Créteil

Le livre de l'académie de Créteil 2025
s'inscrit dans le cadre des actions territoriales
menées par la mission
« Maitrise de la langue et des langages –
prévention de l'illettrisme ».

Vous pouvez retrouver ces textes
en vous rendant sur le site :
<https://ac-creteil.fr/>

© Rectorat de l'académie de Créteil, 2025
ISBN : 978-2-11-139637-1
ISSN : 2555-2147

Les parrains

Autrices, auteurs

Stéphane AUDEGUY

Séverine DAUCOURT

David DUMORTIER

Albane GELLÉ

Rachel HAUSFATER

Fabienne JACOB

Nicolas GIRARD-MICHELOTTI

Pascale PETIT

Catherine VERLAGUET

Illustratrice

Julia CHAUSSON

Cet ouvrage a été réalisé et cofinancé par le rectorat
de l'académie de Créteil en partenariat avec
la Médiathèque départementale de Seine-et-Marne
et la Maison des écrivains et de la littérature.



Sommaire



RÉCIT
SEINE-SAINT-DENIS

PARADIS / Stéphane Audeguy GARDONS ESPOIR !	p.11
Collège Oum-Kalthoum à Montreuil	Classe de 6 ^e A
ON N'EST PAS DES CAROTTES ! / Rachel Hausfater	p.16
LE VOLEUR VOLÉUR	
Collège Jacques-Prévert à Noisy-le-Grand	Classe de 6 ^e F
LE PARFUM DES ŒILLETS / Fabienne Jacob LA FEUILLE DORÉE	p.21
Collège Iqbal-Masih à Saint-Denis	Classe de 6 ^e D
	p.31
	p.35

2

POÉSIE

VAL-DE-MARNE



THÉÂTRE

SEINE-ET-MARNE

CULTIVER SON JARDIN / <i>Catherine Verlaguet</i>	p.65
ENTERRER NOS COLÈRES	
Collège Nicolas-Tronchon à Saint-Souplets	Classe de 6^e D
	p.70
IMAGINE / <i>Pascale Petit</i>	p.77
VOISINS, VOISINES	
Collège Beaumarchais à Meaux	Classe de 6^e I
	p.81
MIA ET LA CRÉATURE AUX FLEURS	
DE RÉGLISSE / <i>Nicolas Girard-Michelotti</i>	
LE ROI PAUVRE ET LES ARBRES D'OR	
Collège Camille-Saint-Saëns, à Lizy-sur-Ourcq	Classe de 6^e E
	p.97





RÉCIT

SEINE-SAINT-DENIS

Les collégiens de la Seine-Saint-Denis
ont travaillé avec trois auteurs

La classe de 6^eA
du collège Oum-Kalthoum
à Montreuil
avec Stéphane Audeguy

La classe de 6^eF
du collège Jacques-Prévert
à Noisy-le-Grand
avec Rachel Hausfater

La classe de 6^eD
du collège Iqbal-Masih
à Saint-Denis
avec Fabienne Jacob

dans le cadre d'un partenariat
avec la Maison des écrivains
et de la littérature.

Classe de 6^e A
Collège Oum-Kalthoum
à Montreuil

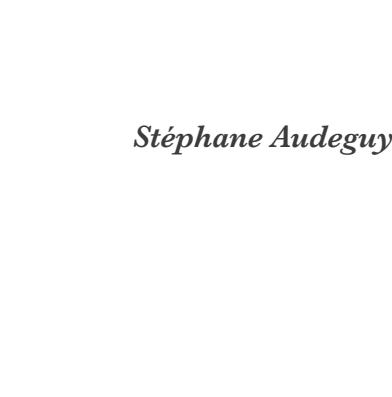
Élèves

Léona ANJURU-UBAH
Moustapha BOUNE
Emna BOUZELLATAT
Mani Fatoumata CAMARA
Quentin DURAND BLAZART
Barthelemy FERT
Jimmy FREPPEL
Essie GHOUŁ
Ugo MALINSKY
Imrane MAMAY
Fatma-Zahra M'SALMI
Muzhda SARWARI
Safiha SIDIBE

Professeure

Charlotte BOSQUET,
professeure de français





Stéphane Audeguy / PARADIS

Le grand-père

L'enfant aimait son père Louis. Il le trouvait beau, juste et bon. Quand ils apercevaient dans la rue un pauvre sans toit, le grand-père ne manquait jamais de glisser une pièce à l'enfant. Ensuite il le poussait doucement vers l'homme assis par terre contre un mur. L'enfant s'avancait, intimidé. Il tendait la pièce à cet homme. L'enfant était à la fois fier de lui-même, et honteux de trouver que l'homme qui le remerciait sentait très mauvais.



RÉCIT
STÉPHANE AUDEGUY

Louis avait travaillé toute sa vie pour les chemins de fer français. D'abord, dans sa jeunesse, on l'avait affecté à la pose des rails. C'était le poste le plus difficile, avant l'invention des machines de pose : les rails pesaient horriblement lourd, il fallait au moins douze hommes pour les soulever. Sur le ballast, la température montait à 50 degrés. Il fallait faire attention aux vipères. À 52 ans il avait dû accepter un emploi de bureau qui lui déplaçait : son dos était usé. Il avait pris sa retraite dès qu'il avait pu, à 60 ans.

Louis portait un corset, ce qui fascinait l'enfant ; et lui donnait un air raide, hautain. Il emmenait l'enfant avec lui le mercredi et le dimanche. L'année de sa retraite, il se mit à travailler 6 jours sur 7 dans son jardin, tous les matins. L'après-midi, il se rendait au Tribunal de la Ville, où il avait trouvé un emploi de gardien, pour augmenter sa maigre retraite.

Tout au long de ses voies ferrées, partout en France, les chemins de fer possédaient d'interminables bandes de terrain, qu'on appelait des emprises.

Sur ces emprises, les agents avaient obtenu de pouvoir cultiver des jardins, parfois minuscules, parfois plus grands. Celui de Louis était vaste. Il s'étendait, à la sortie de la Ville, sur une grande plaine sablonneuse, entre un fleuve, la Loire et une rivière, le Cher. Comme les terrains avoisinants étaient peu fertiles, et donc très bon marché, on y avait également installé une grande usine de traitements des déchets, qui barrait l'horizon à l'ouest ; au nord des jardins ouvriers, et pour les mêmes raisons d'économie, on avait construit à la hâte, dans les années 60, un ensemble de barres d'immeubles pour loger des travailleurs immigrés qu'on avait fait venir après la guerre parce qu'on manquait de main-d'œuvre, et qui vivaient auparavant dans des bidonvilles. Ces immeubles étaient assurément plus confortables que les baraquements sans eau ni électricité d'avant. Mais ils étaient mal isolés : on y cuisait l'été, on y gelait l'hiver. Il n'y avait pas de chauffage central, mais des poêles à charbon nauséabonds et dangereux. Une route de terre surélevée séparait les jardins ouvriers des immeubles de la Cité des Sables. Ce nom à première vue poétique avait été choisi en raison de la nature du sol. Mais comme la Cité était essentiellement peuplée de Marocains, d'Algériens, de Tunisiens, tout le monde avait fini par croire que c'était une allusion au désert du Sahara.

Le grand-père Louis était pauvre, et venait d'une famille plus pauvre encore, ce dont il avait honte. Il n'avait qu'une peur : redevenir très pauvre. Le jardin était sa fierté. Il y passait tous ses samedis, tous ses dimanches. Grâce à lui, il avait l'impression qu'il pourrait toujours nourrir sa famille ; et, effectivement, il y avait toujours eu à sa table des légumes et des fruits frais ; l'hiver, sa femme, qu'on appelait toujours Mamie, confectionnait des conserves et des confitures avec ces légumes et avec ces fruits.

Louis ne traversait jamais la route pour se rendre dans la Cité des Sables. Il interdisait à l'enfant d'y aller. Il ne parlait pas aux habitants de ces immeubles, il ne les connaissait pas ; simplement, bêtement, violemment, il les détestait. Et pourtant il leur ressemblait : les hommes et les femmes qui logeaient là venaient de milieux très pauvres et ruraux, comme ses parents à lui. Et quand l'usine voisine brûlait les ordures ménagères et que le vent tournait vers l'est, une même puanteur envahissait les jardins et la Cité des Sables ; les mêmes vapeurs toxiques empoisonnaient l'air. Mais Louis redoutait surtout que les habitants des Sables n'envahissent son jardin.

Les habitants des Sables, de leur côté, ne disposaient d'aucun jardin. Il n'y avait même ni pelouse, ni jeux pour les enfants au pied des immeubles ; parfois des gamins traversaient la route surélevée, se faufilaient par un trou de la clôture et chapardaient ici et là des fruits, des salades. Louis réparaît la clôture en proférant des injures et des menaces terribles. L'enfant avait peur de ces colères. Louis aurait pu haïr le monde qui avait créé cette horrible situation où les très pauvres de la Cité des Sables étaient irrésistiblement tentés par les jardins des ouvriers pauvres ; mais il était plus facile pour lui de haïr ses voisins. Quand des vieux messieurs en djellabas le saluaient poliment, il baissait la tête et ne leur répondait pas : il pensait à ses salades et à ses fruits disparus, à ses radis piétinés.

Le Jardin

Le jardin offrait à l'enfant des joies merveilleuses.

L'une de ces joies concernait les fleurs : à la tombée du jour l'enfant se précipitait vers le jardin floral qu'ombrageaient quelques arbres fruitiers, pour observer le moment où les tulipes, les marguerites, les pensées refermaient leurs pétales pour la nuit. Le lendemain matin, elles étaient de nouveau ouvertes, odorantes et gracieuses.

Plusieurs autres joies étaient liées aux points d'eau. Dans le jardin potager il y avait une fosse rectangulaire, qu'alimentaient les cours d'eau voisins. Pour y puiser de l'eau avec ses arrosoirs, le grand-père soulevait une grande trappe de bois et la maintenait ouverte avec une barre de métal. L'eau était noire, et quand l'enfant se penchait un peu sur elle, ce que le grand-père lui interdisait formellement, il frissonnait avec délice, de froid et de peur. Au fond de la plus grande des trois parcelles se dressait la silhouette d'un puits à balancier. Louis l'avait construit de ses mains. D'abord il avait creusé profondément pour atteindre la nappe d'eau, en étayant solidement son puits. Ensuite il avait utilisé un tronc d'arbre mort et branchu qu'il avait planté à côté du puits. Puis il avait posé un second tronc en équilibre sur l'embranchement du premier : à un bout, il avait fixé une corde avec un seau ; à l'autre bout, un contrepoids fait de parpaings. Louis avait découvert ce genre de puits durant son service militaire, en Algérie. L'enfant baissait le seau dans le puits, et le remontait sans effort grâce au contrepoids. Il adorait puiser ainsi de l'eau. Il se sentait fort comme un homme.



RÉCIT
STÉPHANE AUDEGUY

Dans le potager, à l'ombre de sa cabane à outils, le grand-père avait enterré à demi un énorme bidon de plastique bleu qui avait contenu du blé, que les pluies d'hiver et de printemps remplissaient, et dont l'eau restait exquise-ment fraîche. Le grand-père interdisait qu'on la boive, car des guêpes, des mouches et de petites saletés y tombaient. Mais voici ce qu'était précisément la troisième joie de l'enfant : aux heures les plus chaudes du jour, il cueillait une tomate bien mûre et s'en allait la rincer dans l'eau du bidon bleu. Puis il mordait dans le fruit : le contraste entre la peau rafraîchie et la chair tiède formait dans sa bouche une sensation exquise.

La haie

Le grand-père utilisait souvent, comme tout le monde à l'époque, un violent insecticide qu'on appelait le DDT. Quand il en pulvérisait sur ses rangs de pommes de terre, il envoyait l'enfant à l'autre extrémité du jardin, au fond du jardin fruitier, juste en contrebas de la route. Pour renforcer la clôture, le grand-père avait planté devant elle une haie d'aubépines : il espérait que les piquants dissuaderaient les intrus.

L'enfant cueillait des framboises, il les rinçait à l'eau fraîche et s'en allait les manger à l'ombre de la haie, dans un creux accueillant, entre deux aubépines blanches.

Un jour une présence le fait sursauter, juste derrière lui. Le visage d'une petite fille apparaît au milieu des grappes de fleurs blanches de l'aubépine, qui exhalent leur odeur d'amande. Sur sa peau sombre, les fleurs posent leurs reflets pâles. Elle sourit timidement. L'enfant tend la main et, à travers les larges mailles du grillage, la petite fille tend la sienne, saisit délicatement une framboise, la pose sur sa langue et ferme la bouche. Quand elle la rouvre, sa langue est tachée d'un rose splendide.

L'enfant habite au centre de la Ville ; dans son école, il n'y a presque pas d'enfants de couleur de peau différente de la sienne. L'enfant ne peut détacher son regard de la coiffure merveilleuse de la petite fille. De petits élastiques colorés forment sur sa tête de petits carrés de frisures très serrées. La petite fille sourit. Ils ne se disent rien. Ils sont tout simplement heureux.

Louis, qui ne voit pas revenir son petit-fils, est venu le chercher au fond du potager. Il a un mouvement de recul quand il aperçoit la fillette. Derrière elle, de l'autre côté de la haie, un homme à la peau noire surgit et sursaute, lui aussi. Le grand-père décontenancé, lui tend machinalement la main par-dessus le grillage. L'homme à la peau noire recule son bras pour le saluer en posant sa main sur sa poitrine, comme le veut la coutume ; puis il se souvient que les Blancs se serrent la main. Alors il tend la sienne ; mais Louis, qui a passé dix-huit mois en Afrique pour son service militaire, s'incline légèrement en posant sa main sur son cœur. Cette double erreur les fait rire, au même instant ; les enfants se sourient à nouveau ; ils ont eu très peur ; leur joie est immense.



RÉCIT
STÉPHANE AUDEGUY



Classe de 6^e A
Collège Oum-Kalthoum
à Montreuil

GARDONS ESPOIR !

Printemps

Est-ce qu'il m'aime ? Peut-être que oui. J'ai peur que non. Je me sens bête !

Madison a deux meilleures amies depuis la maternelle. Elle aime passer du temps avec Line et Mia. Même si elles se disputent souvent, elles restent amies. Au lycée, c'est l'une des bonnes élèves de sa classe. Mais souvent, elle pense à Théo.

Est-ce qu'il sait que je l'aime ? J'en suis amoureuse depuis si longtemps, il l'a sans doute remarqué ! Pourquoi je ne lui dis pas alors ?

Madison est passionnée par les plantes depuis ses huit ans. Après les cours, et chaque week-end, elle se rend au jardin public du coin de sa rue. Dans ce jardin derrière une haie, elle a établi son coin secret. Elle aime ce lieu car il y a beaucoup de plantes, un massif de roses, un arbre, une balançoire et un banc.

Elle vient là pour le plaisir, et pour réfléchir à sa vie. Depuis la mort de son père, sa mère s'est remariée avec Léo, qu'elle déteste. Son beau-père se dispute souvent avec sa mère et Madison n'aime pas la façon dont il lui parle. Elle raconte tout cela aux arbres, leur confie ce qu'un jour elle aura le courage de lui dire. Les fleurs lui ont appris qu'il ne faut pas être violent avec les gens qu'on aime. Elle ne comprend pas Léo et ne veut pas le comprendre. Elle voudrait le blesser avec des mots. Mais elle se tait. Elle attend d'être plus grande, d'être adulte peut-être. Les fleurs sont souvent de bon conseil.

Non, je vais me ridiculiser... Non, c'est maintenant que je suis ridicule ! J'avais l'occasion aujourd'hui de lui avouer mes sentiments et je l'ai ratée. Que je suis bête ! Je vais cueillir une rose rouge du jardin et demain je la lui offrirai pour lui déclarer mon amour !

Quand elle est assise ici, dans son coin secret, elle en a le courage.

Hiver

Olivier est atteint du cancer.

Longtemps il a vécu seul avec son jeune fils Maxime, après la mort de sa femme, un matin de printemps. Il s'est mis à détester le printemps, à préférer l'hiver. La plupart du temps, il sortait jouer avec son fils. Ils faisaient des bonhommes de neige et lorsqu'ils rentraient, ils mangeaient une raclette ou buvaient un chocolat chaud. Ils étaient heureux ensemble.

Sa femme a été une grande jardinière. Aujourd'hui qu'il est vieux, Olivier aime regarder le jardin public par la fenêtre. Il ne sort presque plus. Son fils est adulte. Il ne vit plus là depuis longtemps.

Au cours d'une visite de son fils, Olivier se sent faible, mais il veut revoir le jardin public où il se promenait avec sa jeune épouse. Il fait froid, le sol est givré. Les deux hommes s'habillent chaudement. Le vieil homme glisse sur une plaque de verglas et chute lourdement.

Son fils attend longtemps dans la salle d'attente.

Quand il peut enfin entrer dans sa chambre, son père lui dit :

« Mon cher fils, ma fin approche. Je vais te confier quelque chose. Je voulais te révéler mon secret tout à l'heure mais tu devras le découvrir seul, derrière le grand cèdre du jardin. »

Maxime se rend à l'endroit indiqué : il y déterre un petit coffre métallique.

Le coffre contient une lettre et une photographie.



RÉCIT

Collège Oum-Kalthoum à Montreuil

« Mon cher fils, pardon de t'avoir abandonné. Je ne pouvais malheureusement pas te garder car ton père biologique devenait violent avec moi quand il buvait. Je n'ai pas voulu que tu sois élevé par cet homme, mais je n'ai jamais eu le courage de le quitter. Je t'ai abandonné ; heureusement un couple très gentil t'a adopté. Je suis désolée. Je t'aime. Sophie, ta maman. »

Sur la photographie un couple inconnu, ses parents. Ils tiennent un enfant dans ses bras. Maxime s'assoit sur un banc, les jambes coupées.

Est-ce que cette femme est vivante ?

Été

Tom a 6 ans et rêve de devenir fleuriste. Tous les étés, il passe les vacances chez son père en Ariège. La séparation de ses parents est sa plus grande tristesse, il essaie malgré tout de rester joyeux.

Cet été, pour son anniversaire, son père lui a offert un kit de jardinage dont il est très fier. Tom adore jardiner car il sait qu'à la fin il aura de belles fleurs.

Un jour de canicule, il va à la fontaine pour se rafraîchir. Alors qu'il se rince le visage avec l'eau glacée, il aperçoit un trou dans les feuillages. Il décide de se faufiler entre les branches des arbres qui lui éraflent bras et mollets. Il découvre un terrain aride. Heureux de sa découverte, il décide d'en faire un magnifique jardin.

Le lendemain, il retourne sur place. Mais cette fois il y trouve Lucas, un garçon à peu près de son âge. Tom lui propose de s'associer à son grand projet. Lucas accepte.

Lucas est orphelin. Ses parents l'ont abandonné. Après quatre années difficiles dans un orphelinat, il a été adopté par un couple avec lequel il n'est pas plus heureux. Mais heureusement Lucas a ce jardin.

Durant tout l'été, les garçons s'y retrouvent et s'y racontent leur vie. Leur terrain stérile devient une terre grasse et fertile, un jardin couvert de fleurs.

Automne

Je suis au chômage, je n'ai rien à faire de ma vie. Je me suis fait renvoyer. Ma femme m'a quitté. Je n'ai plus d'amis. Je me sens si seul.

William marche sans but d'un pas lourd. Il pleut.

Il a envie d'un café chaud et d'un pain au chocolat. Il se dirige vers une boulangerie. Trois euros quarante. Il va s'asseoir sur un banc du parc voisin, sous un arbre. Il ne veut pas rentrer chez lui. C'est petit et il n'a rien à faire.

L'air exténué, un homme s'assoit sur le banc avec difficulté.

William lui propose son café et l'homme le remercie. Il se présente : « Je m'appelle Laurent, j'ai 50 ans. Je souffre de voir mon jardin à l'abandon. J'ai mal au dos. J'ai besoin d'aide. »

William lui confie sa situation difficile.

« Tu pourrais jardiner pour moi, dit Laurent. Je te paierai à la journée. »

William accepte aussitôt l'offre avec reconnaissance.

Les jours suivants, William récolte des betteraves, des butternuts, des laitues. Il se prend vite de passion pour ce jardin. Il aime remiser soigneusement ses outils. Laurent le paye et lui offre des poires délicieuses.

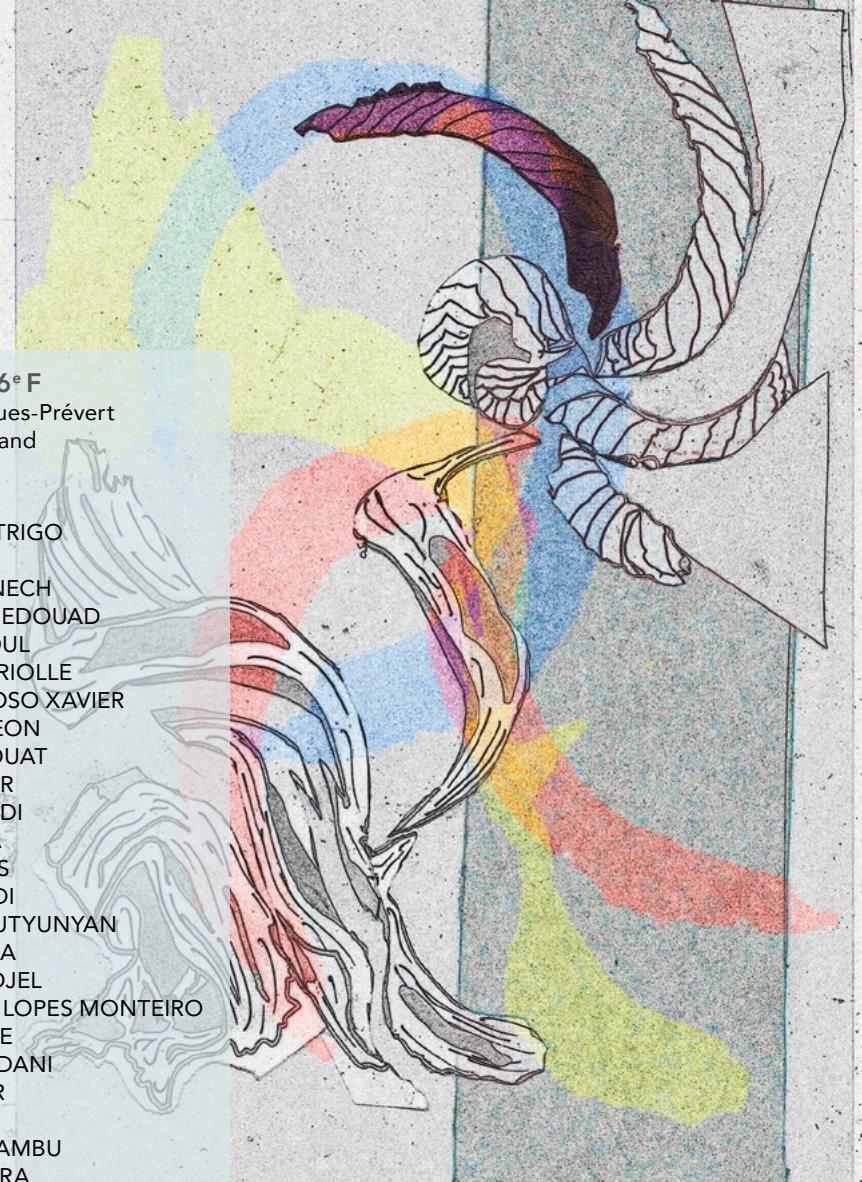
Sans se le dire, Laurent et William pensent tous les deux qu'ils ont de la chance.



RÉCIT

Collège Oum-Kalthoum à Montreuil





Classe de 6^e F

Collège Jacques-Prévert
à Noisy-le-Grand

Élèves

Maëlys ALIX TRIGO
Safia BELAIZ
Jad BELLAGNECH
Badis BENGUEDOUAD
Nacim BIABOUL
Dwayne CABRIOLLE
Olivia CARDOSO XAVIER
Jerald CARREON
Ibtissem CHOUAT
Elena COLLIER
Amine DAOUDI
Kaïs FOFANA
Inès GUESSAS
Hanae HAMIDI
Izabelle HARUTYUNYAN
Adama MAIGA
Ambre MENDJEL
Lukas NEVES LOPES MONTEIRO
Adrien NKENE
Wassim RAMDANI
Nevan ROYER
Nanami SERY
Cardinal TABAMBU
Aminata TIRERA
Rohan VIJAYAKUMAR

Professeure

Clémence DAISE,
professeure de français

Rachel Hausfater / ON N'EST PAS
DES CAROTTES !

I

Mais c'est quoi, cette boîte ?

En ce jour de rentrée des classes, les élèves de la 6^e verte sont perplexes. Après leur avoir distribué un emploi du temps complètement incompréhensible, monsieur Zadig, leur professeur de français, remet cérémonieusement à chacun une petite boîte mystérieuse. Elle est marron, toute lisse, et fait *pling pling* quand on la secoue. Les questions fusent pêle-mêle :

- C'est quoi ?
 - Ça sert à quoi ?
 - Il y a quoi dedans ?
 - On en fait quoi ?
 - Pourquoi ?
 - Coua coua ?
 - Vous verrez bien, leur répond monsieur Zadig. Contentez-vous d'inscrire votre nom sur l'étiquette collée dessous puis rangez-la dans votre sac.
 - Il faudra la rapporter à chaque cours ?
 - Pas besoin. Gardez-la simplement chez vous jusqu'au mois de juin.
 - Et si on la perd ?
 - Vous aurez affaire à moi !
 - On redoublera ?
 - Pire que ça ! les menace l'enseignant d'un air féroce. Et attention, interdiction absolue de l'ouvrir !
- Immédiatement les petites mains des petits malins essaient de l'ouvrir mais en vain : il n'y a pas de clé, pas de serrure, pas de fermoir, pas de crochet.
- M'sieur, dites-nous au moins ce qu'il y a dedans, le supplient les enfants, sinon...



RÉCIT
RACHEL HAUSFATER

- Sinon quoi ?
 - On fait grève !!!
- L'enseignant, tremblant de peur devant cette terrible menace, cède :
- Je peux juste vous dire qu'elles contiennent des graines.
 - Des graines de quoi ?
 - Des graines de... « vous ».
 - Des graines de VEAU ??? s'écrie Noé.
 - Meuh ! mugit toute la classe, sauf Victor qui insiste :
 - Non mais en vrai, des graines de quoi ?
 - Des graines de toi, et de toi, et de toi, explique monsieur Zadig en montrant tour à tour chaque élève du doigt.
 - Des graines de moi ? Ça n'existe pas, rouspète Kyliana tandis que le prof poursuit ses explications :
 - Dans chacune de ces boîtes, il y a quelque chose **de** vous, quelque chose **comme** vous, quelque chose **pour** vous. Ces graines vous ressemblent, à vous de les faire pousser.
 - Mais pour ça il faut les arroser et leur mettre de l'engrais, s'inquiète Dédé. Comment on va faire puisque c'est fermé ? .
 - Elles pousseront toutes seules si vous faites ce que je vous dis.
 - Et qu'est-ce que vous nous dites ?
 - Cultivez-vous ! leur ordonne-t-il.
 - On n'est pas des carottes ! s'écrie Kyliana, révoltée.
 - Non, reconnaît monsieur Zadig, mais vous êtes des plantes, de belles plantes, qui ne demandent qu'à grandir et s'épanouir.
 - Elle est nulle, cette boîte, râle Kyliana en sortant de la classe.
 - Pas nulle, simplement mystérieuse, tempère son ami Victor.
 - Eh bien moi, je n'aime pas les mystères. Je n'ai rien compris à cette histoire de graines qui seraient « nous » et qu'il faudrait cultiver. Ce prof, il dit vraiment n'importe quoi.
 - Pas du tout, il est très sympa. Je suis sûr qu'on va bien s'amuser avec lui. Kyliana n'est pas convaincue :
 - Ça m'étonnerait. Je sens qu'elle va être longue, cette année... soupire-t-elle, démoralisée.

II

Mais elle se trompe. Pour Kyliana et ses camarades, l'année passe vite, très vite. Trop vite ?

Il y a les cours, parfois bien, parfois bof, parfois rien. Les devoirs vite faits, bien faits ou pas faits. Les fous-rires fous et les chaudes larmes tristes. Les copains et les pas copains. Les récrés, trop courtes pour ceux qui s'amusent, trop longues pour ceux qui sont seuls.

Et comme si les cours ne suffisaient pas, il y a les activités proposées par les profs. Le pire, c'est monsieur Zadig, avec son défi lecture, son club lecture, son coin lecture, son concours lecture, son moment lecture ! Et puis il les emmène en sortie sans arrêt, au musée, au théâtre, même au cirque, pourquoi pas la lune ?

Les autres professeurs ne sont pas en reste. Entre les compétitions de calcul casse-tête, la chorale rock, le cross crevant, l'atelier danse, l'exposition des travaux d'arts plastiques et le spectacle du club théâtre, les pauvres enfants ne savent plus où donner de la tête. Bien sûr, on n'est pas obligé de participer, seulement souvent c'est tentant et ça prend plein de temps.

Surtout qu'il n'y a pas que le collège dans la vie ! Il y a aussi la maison avec la famille qui aime, qui aide ou qui peine. Les corvées et les coups de main pour aider au quotidien. Les moments d'ennui, les jours de pluie, les maladies. Les jeux sans fin, les tendres câlins, les soirs de fête. Et surtout les petits plaisirs et les grandes passions, les loisirs choisis, les passe-temps favoris, qui font oublier devoirs, vaisselle, disputes, boîtes et graines.

Sa boîte, Kyliana ne sait même plus où elle l'a mise. Il faut dire qu'elle, c'est une graine... de championne ! Le football est sa vie, le ballon rond son meilleur ami. Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente, elle s'entraîne sans relâche sur le stade ou dans la cour de sa cité.

-Tu viens jouer ? propose-t-elle parfois à Victor.

- Pas maintenant, je n'ai pas fini mon livre, répond-il systématiquement.

Victor est un fou de lecture. Il lit assis, allongé, debout, il lit en marchant, en mangeant et même en dormant. La boîte sert de serre-livres à ses chers livres. Dédé, lui, chérit la nature et aimeraient tant avoir un jardin. Mais au dixième étage d'une tour, c'est difficile. Alors il a installé sur son balcon des pots de fleurs et de plantes aromatiques, et il a déposé sa boîte à côté pour que les graines à l'intérieur ne se sentent pas seules.

Lou ne se sent jamais seule au milieu de sa meute de petits frères et sœurs. Elle a fort à faire pour aider sa mère à les nourrir, les laver, les habiller, les consoler et les amuser. La boîte leur tient lieu de joujou, tantôt hochet, tantôt tambour, musique d'amour.

La musique, Ruby l'aime d'amour fou. Elle ne rate jamais ses cours de piano au conservatoire, travaille ses gammes et ses sonates sans se lasser. Devant



son miroir, elle invente des chansons qu'elle fredonne, se servant de sa boîte comme d'un micro.

C'est aussi ce que fait Bouba quand il déclame à tue-tête son rapide rap râpeux. Il aime le son des notes, il aime le sens des mots. Le soir, dans son lit, écouteurs vissés aux oreilles, il laisse d'autres musiques venir à lui et l'emporter. Noé, lui, ne s'emporte jamais contre ses animaux, même quand son chien ronge sa boîte ou quand son chat fait pipi dessus. Pour la protéger, il l'a posée sur une étagère où elle accueille le nid d'un moineau blessé ramassé dans la rue. Soigné, nourri, couvé, guéri, l'oiseau peut s'envoler.

Comme s'envolent les robes somptueuses dans les rêves où Coco s'imagine *top model, designer*, haute couturière. Elle suit la mode de près, mais pas facile d'être une *fashion victim* quand on a douze ans et pas d'argent. Heureusement sa grand-mère est une fée et auprès d'elle Coco apprend à coudre et à tricoter ses rêves.

Les rêves de Pablo, eux, sont multicolores. Il a toujours un crayon ou un pinceau à la main et des dessins plein la tête et les doigts. Il a été tellement impressionné par les Impressionnistes lors de la visite au musée qu'il a repeint sa boîte en bleu, en vert, en jaune, en rose : on dirait un jardin...

III

- Un jardin ? s'étonnent les élèves.

Le mois de juin est arrivé et hier, monsieur Zadig les a prévenus :

- Attention, demain tout le monde rapporte sa boîte !

- Quelle boîte ? a demandé Kyliana imprudemment.

Le professeur lui a jeté un regard assassin tandis que Victor lui soufflait à l'oreille :

- Tu sais bien, celle avec les graines.

Toutes les boîtes sont maintenant sur les tables (Kyliana a retrouvé la sienne au fond d'une vieille basket) et monsieur Zadig reprend son explication :

- Oui, cette boîte est un jardin, celui que chacun d'entre vous a cultivé cette année. Dedans les graines que vous avez semées ont germé, fleuri et se sont épanouies. Vous allez voir, chaque jardin est différent, chaque jardin vous ressemble.

- On ne va rien voir du tout ! s'énerve Kyliana.

- C'est vrai ça, on ne peut pas ouvrir les boîtes, rappelle Dédé.

- Mais si, il suffit de leur chuchoter : « Montre-moi mon jardin », leur indique le professeur.

Docilement, les enfants se penchent, murmurent la formule et... ô miracle, les boîtes s'ouvrent comme par magie. Et chacun y découvre, émerveillé, son jardin enchanté. Dans celui de Kyliana, un pommier a poussé avec de vermeilles pommes de reinette aussi rondes que des ballons. Et dans celui d'Antoine se dresse un olivier aux olives ovales comme son cher ballon de rugby.

- Regarde mon jardin ! dit Victor à son amie.
- Oh, c'est trop joli, toutes ces lianes qui forment des guirlandes de mots !
- Tiens ! Nos jardins se ressemblent, fait remarquer Bouba à Ruby.

Tous deux écoutent avec ravissement les clochettes de muguet tintinnabuler et le chant du vent dans les branches.

Le plus beau jardin est celui de Dédé qui déborde de fleurs luxuriantes. Il aide Noé à identifier ses plantes :

- Ça c'est de l'herbe aux chats, ces jolies fleurs s'appellent gueules de loup, et là tu as des pieds d'alouette et des dents de lion.

Coco n'a besoin de personne pour reconnaître la plantation de coton et le mûrier qui abrite des vers à soie. Et Lou est tout ému devant les petits bébés qui babilent, nichés dans des choux et des roses.

- C'est ravissant, ces nénuphars dans un bassin ! s'exclame-t-elle devant le jardin de Pablo.

- Le peintre Monet les appelait des nymphéas, précise Pablo.

Cyril le cuisinier se retrouve avec un verger plein de fruits et un potager plein de légumes, et Angèle qui rêve d'être boulangère avec un arbre à pain. Et pour Mac, le geek enchaîné à son ordinateur, un tapis d'herbe rempli de souris et de toiles d'araignée.

- Moi, mon jardin ne ressemble à rien, se lamentent quelques élèves, déçus.

- Ça viendra, ne vous inquiétez pas, les console monsieur Zadig. Certaines graines mettent longtemps à germer. Continuez à vous cultiver et un jour, votre jardin fleurira.

- Et vous, monsieur, c'est quoi votre jardin ? demande soudain Kyliana.

- Mon jardin ? C'est vous ! déclare monsieur Zadig.

- Nous ? Mais on n'est pas des carottes ! s'exclament tous les élèves en riant.



Classe de 6^e F
Collège Jacques-Prévert
à Noisy-le-Grand

LE VOLEUR VOLEUR

Comme les autres élèves, je chuchote la formule magique : « Montre-moi mon jardin », et ma boîte s'ouvre. Au début je ne vois rien, il fait très sombre et tout est noir. Je mets ma main à l'intérieur... Aïe ! C'est quoi ? Je regarde de plus près et je découvre des cactus, des orties et des ronces. C'est eux les responsables de mon doigt douloureux. Il y a aussi un arbre quasiment mort avec des toiles d'araignée entre ses branches. Des fruits pourris, des plantes fanées et des feuilles mortes recouvrent le sol et dégagent une odeur nauséabonde. Dessous des limaces et des scorpions se promènent. Soudain, une araignée venimeuse et poilue me monte sur la main et je hurle de peur. C'est un cauchemar !

Je sens une énorme colère monter, comme si j'étais enragé. Qu'est-ce que c'est que ce jardin tout pourri ? Pourquoi ma boîte est si horriblement moche ? Autour de moi mes camarades semblent heureux, ils se montrent leurs jardins et ont le sourire aux lèvres. Ce n'est pas juste ! J'ai envie de leur voler leur boîte et leur bonheur !

Il me faut un bon plan. Je réfléchis jusqu'à ce qu'une super idée me vienne à l'esprit. Le lundi suivant, pendant la récréation, je demande au surveillant si je peux aller chercher mon manteau. Je remonte et choisis la boîte de Kyliana car elle a l'air de beaucoup y tenir. Je la cache dans ma case et repars dans la cour. Quand nous retournons en classe, on entend un cri de désespoir :

- Ahhhh ! Où est ma boîte ? Qui me l'a prise ?

C'est Kyliana. Elle se met à hurler sur tout le monde et ça me réjouit : je suis heureux de son malheur !

En rentrant chez moi, je cache sa boîte sous mon lit. Le mardi je recommence avec celle de Dédé et le mercredi celle de Noé car ce sont les plus

belles. Le jeudi, je « vole » la mienne pour qu'il n'y ait pas de soupçon sur moi. Le vendredi, c'est au tour de la boîte de Lou. Mais au moment où je la sais, j'entends la voix de mon professeur :

- Qu'est-ce que tu fais là ?
- Euh... rien... je... j'ai juste oublié... ma boîte...
- Mais ce que tu tiens, c'est MA boîte, s'exclame Lou qui a suivi monsieur Zadig. Tous les élèves à qui j'ai volé les boîtes se rassemblent autour de moi en me criant dessus :

- C'est donc toi qui as pris la mienne ! déclare Dédé.

- Et la mienne aussi ! continue Noé.

- T'es qu'un sale voleur ! hurle Kyliana.

Le professeur me regarde, furieux :

- Je vais appeler chez toi.

Je suis comme figé par la peur. Je ressens une énorme boule au ventre, mes doigts tremblent et la honte s'empare de moi. Que vont dire mes parents ?

- Regarde ce que ton père a trouvé sous ton lit en passant l'aspirateur ! s'exclame ma mère quand je rentre, mon trésor étalé à ses pieds.

- C'est quoi, ça ? je demande, tentant le tout pour le tout.

Ne fais pas l'innocent, on a reçu l'appel du collège. Tu voles et en plus tu as le culot de me mentir droit dans les yeux ?

- Ce n'est pas ce que tu crois... J'ai pris les boîtes parce que j'étais jaloux, je...

- Ne te cherche pas d'excuses, ton geste est inacceptable. Tu es privé de téléphone et de sorties pendant un mois. File dans ta chambre écrire une lettre d'excuses.

Retourner au collège le lundi suivant est une véritable épreuve mais je n'ai pas le choix. Quand j'entre dans la classe, monsieur Zadig me demande :

- As-tu les boîtes de tes camarades ?

- Ne vous en faites pas, je les ai dans mon sac. Et je vous ai écrit une lettre d'excuses à tous.

- Tu pourrais peut-être nous la lire ?

Tous les regards sont posés sur moi et je me sens tout petit. Je prends une grande inspiration et je commence :

- Je suis désolé pour ce que je vous ai fait, mais c'est parce que j'avais une boîte horrible et nulle. Quand je vous ai vu tous heureux avec vos grands sourires, j'ai senti la haine monter en moi alors je vous ai volés... Je regrette vraiment.

Les larmes me montent aux yeux et un grand soulagement m'envahit.



RÉCIT

Collège Jacques-Prévert à Noisy-le-Grand

- Ton jardin est comme ça car tu n'as pas de passion, m'explique Bouba.
 - Si, il en a une ! s'écrie Kyliana. Sa passion, c'est de voler; puisque c'est un voleur !
 - Ta passion, ça ne serait pas plutôt de voler... dans les airs ? me demande Noé. Tu m'en as souvent parlé.
 - C'est vrai, je soupire. Je rêve d'être aviateur.
- Monsieur Zadig nous propose alors :
- La semaine prochaine, nous ferons une sortie à l'aéroport du Bourget.

Le lundi suivant, quand nous arrivons à l'aéroport, je suis émerveillé. Je tombe sous le charme d'un avion superbe. Le guide nous explique que c'est un vieil appareil de la première guerre mondiale qu'on appelle un « coucou ». Avec Victor, Bouba et Ruby, nous montons dans le coucou pour pique-niquer. Soudain une aviatrice entre :

- Voulez-vous faire un tour dans les airs ? Il va me falloir un copilote.
- Moi ! je m'exclame.

Dès qu'on décolle, je ressens une joie incroyable. Mon rêve s'accomplit enfin ! La pilote se met à faire des loopings. D'en bas, les autres nous regardent comme si c'était un film. J'ai découvert ma véritable passion !

Après cette sortie, les avions m'obsèdent tellement que je ne parle plus que de ça. Je joue à des jeux vidéo d'aviateur, je regarde des documentaires, je lis des livres spécialisés et je fabrique des maquettes. En cours, j'envoie des avions en papier et ça me coûte des heures de colle !

Enfin le jour tant attendu arrive. Devant la classe j'ouvre ma boîte et je découvre mon nouveau jardin. Il y a des fleurs de coton toutes douces qui ressemblent à des petits nuages ; des feuilles d'automne tourbillonnent et des feuilles d'érable voltigent ; des oisillons gazouillent et agitent leurs ailes et le vent souffle dans mes cheveux. Je suis époustouflé et j'en ai les larmes aux yeux : j'adore mon jardin, c'est le plus beau de tous !

- En fait, tout vole dans ta boîte ! fait remarquer Bouba.
 - C'est normal, intervient monsieur Zadig, puisque sa passion c'est de voler.
 - Tout ça, c'est à cause de ton prénom ! s'exclame Kyliana.
- Je la regarde sans comprendre et elle m'explique :
- Tu VOLES dans l'AIR... C'est pour ça que tu t'appelles...
 - VOLTAIRE !!! je m'écrie.

Collège Jacques-Prévert à Noisy-le-Grand

RÉCIT



Classe de 6^e D
Collège Iqbal-Masih
à Saint-Denis

Élèves

Ly TAMBWE SOMPO
Marwa RULL SOLTANE
Rinusha THEVAKUMARAN
Djouri BOUMZOURA
Naelle LEVEQUE
Balla SAMASSA
Rym BENCHERIF
Moussa BAMBA
Yassin NASSAR
Archia ABDOURADJACK
Yaya KARAMOKO
Rahim MARTINS KEBE
Aliyah CAMARA
Daniela CATARINO DOS REIS

Professeures

Chloé ARCHAMBAUD,
professeure de français
Céline RUZAFIA,
professeure documentaliste



Fabienne Jacob / LE PARFUM
DES ŒILLETS

Mais que peut-elle bien trouver à ce jardin ? Je soulève une fois de plus le rideau à fleurs de ma nouvelle chambre sous les toits. Plus exactement je le bouge légèrement afin de ne pas être repérée par Tante Hilda en contrebas. Deux heures à la fraîche, deux heures en fin d'après-midi, elle y passe ses journées. Moi, aucune activité ne me passionne à ce point. Enfin, si, il y en a bien une, mais passons... À cause d'elle on m'a claquemurée dans ce trou, alors motus !

Depuis mon arrivée à Vert Velours qu'en secret j'appelle Noir Trou, je ne quitte pas ma chambre sauf pour prendre mes repas avec ma tante. La stratégie est claire : si je m'étiolle, Mam va finir par s'alerter et venir me chercher. Autrement dit j'ai entamé une grève de la joie. De la fenêtre de ma chambre, mon unique passe-temps est d'observer Hilda. Toujours à quatre pattes dans la terre à ramasser des haricots ou des oignons ou alors courbée en deux à biner ou à couper des tiges de rhubarbe. Parfois elle voit que je l'observe, relève la tête et me fait un petit signe. Vite je laisse tomber le rideau. Je ne veux montrer aucune marque d'amitié, encore moins d'empathie. Parfois j'avoue, je dois forcer ma nature... Par exemple quand Hilda se relève douloureusement de sa position accroupie et qu'elle fait une grimace en se massant les lombaires. En vrai je l'adore, avec ses cheveux en pétard, ses gros crocs roses aux pieds et sa chemise de bûcheron canadien sur la couenne.

À table j'ai droit à une présentation dithyrambique du menu du jour où tous les noms de plats finissent invariablement par *du jardin* : haricots verts au beurre *du jardin*, sorbet de framboises *du jardin bien sûr*, concombre menthe *du jardin of course...* Je fais semblant d'accepter les aliments du bout des lèvres, la vérité est que j'en reprendrais bien trois fois. Je soupçonne Hilda de savoir ce que je ressens dans le fond. Au début j'ai bien essayé d'entamer une grève de la faim mais l'apparition à table du premier clafoutis aux cerises (*du jardin évidemment !*) a eu raison de mes velléités.



RÉCIT
FABIENNE JACOB

Jusqu'à présent Tante Hilda n'a jamais réussi à m'attirer dans son antre. Et ce n'est pas faute de subterfuges. Dis, tu veux bien aller m'ouvrir le robinet du haut ? Tu veux bien m'apporter un saladier de la cuisine s'il te plaît ? J'accepte de rendre ces menus services, mais de mauvaise grâce. Une fois que je suis entrée dans son piège, tous les prétextes sont bons pour m'y retenir. Elle me gratifie d'une visite guidée en règle. Regarde comme c'est beau les petits pois sagement rangés dans leur cosse. Tiens, goûte ! Une perfection, la tendreté de ce vert. Et eux là, les tout petits ? T'as vu comme ils sont mignons dans leur écrin ? On dirait des bébés dans une pouponnière. Tiens, tu pourras en mettre un sous ton matelas cette nuit, tu seras la princesse au petit pois, et qui sait ? Ça fera peut-être venir le prince charmant. Pfff ! Je lève les yeux au ciel ! Trouver le prince charmant dans ce trou ? Pfff !

Un jour elle parvient même à m'entraîner dans le carré de fleurs, alors que pourtant j'ai bien prévenu oh tu sais, moi, les fleurs... Son enthousiasme n'a plus aucune retenue quand elle présente ses roses Pierre de Ronsard, Mignonnes allons voir la rose, tu connais bien sûr ? En fait malgré le nom, elles ne sentent rien du tout, alors que tu vois, cette variété ancienne, la centifolia, qui n'en fait pas des tonnes, elle, sent divinement bon. Et tu as vu ces couleurs, rose fuchsia, rose thé, rose indien. Elle veut encore me présenter les ipomées, les belles de jour, les cosmos, les œillets et j'en passe, je n'ai pas retenu tous les noms. Je dois freiner son ardeur, tu sais, tante Hilda, je ne suis pas un bourdon ! Reconnaître le caractère merveilleux de son jardin, c'est m'exposer à un coup de fil à Mam tu n'imagines pas à quel point Luce va mieux, elle s'épanouit ici comme rose au soleil.

Comment s'épanouir loin de tout téléphone portable ? De tout PC, de tout wifi ? Je n'ai droit qu'à quinze minutes par jour, mais pas d'un portable, d'un fixe ! Un vieux crincrin gris des années 60 posé dans l'entrée. J'ai beau ne téléphoner qu'à mes amies les moins snob, même elles se fichent de moi, c'est quoi ce numéro ? Ne me dis pas que tu appelles d'un fixe ? Tu es en vacances dans une grotte ou quoi ? La honte est telle que je ne vais même pas au bout des quinze minutes auxquelles j'ai droit. Tout ça parce que mes notes ont baissé au second semestre. Ma mère a aussitôt incriminé les réseaux sociaux tu y passes 4 heures par jour ! Tu vas te décérébrer à force ! La pauvre était loin du compte, elle oubliait les heures de la nuit...

Plus juillet avance, plus les jours sont brûlants. Il n'a pas plu une goutte depuis au moins un mois. La radio évoque la canicule du siècle et le thermomètre s'affole, avoisinant les 40 degrés. Par la fenêtre de la chambre, je vois Hilda dépérir de jour en jour. Impossible de biner une terre aussi sèche. Son

air découragé quand elle soulève les feuilles de salade roussies me fend le cœur, et quand elle se relève en se tenant le dos dans une grimace de douleur, c'est pire. Un jour le décret préfectoral tombe. Dans tout le département interdiction d'arroser et de changer l'eau des piscines. Hilda dévisse.

Un matin, suffoquant dans ma chambre sous les toits, je me lève tôt et descends au jardin pour y chercher un peu de fraîcheur. Surprise par leur odeur têteue et sucrée, je me penche sur les oïllets. Tante Hilda a raison ils sentent une odeur subtile mais tenace. Ma pote Vanessa qui se vante toujours d'avoir les meilleurs parfums peut aller se rhabiller ! Leurs corolles toutes froissées ourlées de rouge foncé, on dirait des jupes sévillanes de danseuses de flamenco. Quand je touche leurs pétales, il me semble entendre un cri de douleur. Ils sont tout secs, presque flétris. Tante Hilda appelle ça *stress hydrique*. Mon bon cœur se serre, mais je me ressaisis aussitôt. C'est ton aubaine, ce stress hydrique, pas question de flancher maintenant ! Soudain je me sens observée. Mon instinct me fait lever la tête vers la chambre de ma tante et aussitôt je vois le rideau se baisser. Prise en flagrant délit d'amour pour le jardin !

Au petit déjeuner, fine mouche, elle ne souffle mot des oïllets mais je vois qu'elle me surveille du coin de l'œil attendant sans doute que je commente *l'affaire*. Je finis par lâcher :

- Je sais pas ce qui m'a pris ce matin, j'avais trop chaud alors je suis allée faire un tour au jardin...

Elle ne réplique pas mais il me semble déceler dans son regard une petite lueur victorieuse. Deux heures après le petit déjeuner, ça ne loupe pas elle me demande de l'aider au jardin. Elle n'a pas droit au tuyau d'arrosage, mais elle a une citerne dans le haut du jardin pleine d'eau de pluie. Avec des allers-retours et si on s'y met à deux, parce qu'elle avec son dos, on pourrait bien...

Si je veux me laisser une chance de quitter Noir Trou, je n'ai pas d'autre issue que ça :

- Tu sais, j'ai une scoliose, il faut que je fasse attention moi aussi...

Sans un mot Tante Hilda quitte la pièce pour préparer le repas dans la cuisine d'été. Les menteuses, ça regarde souvent le bout de leurs sandalettes, espérant pouvoir y disparaître. C'est précisément ce que je fais.

Hilda ne descend quasiment plus au jardin. Il est triste et sec, on dirait qu'il s'est arrêté de respirer. Avant il avait une haleine de fruits et de fleurs. Il ne produit plus rien et les menus s'en ressentent salement. Les légumes du supermarché sont fades et pleins d'eau. Le goût est divisé par cent. Plus de soupe glacée menthe petits pois, plus de sorbet cassis ni de tarte à la rhubarbe. Un matin je finis par lancer :



- Si tu veux je peux t'aider à arroser.

Elle me répond à peine, merci tu es gentille c'est trop tard.

Chacune vaque maintenant à ses occupations, elle, lit dans sa chambre du matin au soir, et moi j'écris des lettres à mes amies façon XVIII^e siècle. Je ne soulève plus jamais le rideau, par la fenêtre il n'y a plus rien à observer, qui aurait envie de regarder un cimetière ? La maison tout entière est plongée dans un silence résigné.

Un matin un bruit de voix venu du jardin me réveille. Il doit être à peine huit heures. Aussitôt je soulève le rideau. Je rêve ou je rêve ? C'est ça qu'on appelle songe d'une nuit d'été ? Dans l'allée du jardin, là, sous mes yeux a lieu une apparition. Un jeune brun de mon âge, allez ! un an de plus peut-être, se tient dans l'allée en jean et tee-shirt noir avec écrit dessus tu veux ma photo ? À chacune de ses mains pend un grand arrosoir vert rempli à ras bord et qui a l'air de peser un âne mort.

- Allez Hilda ! On commence par les haricots verts. C'est eux qui ont l'air le plus mal en point !

- Marco, tu es sûr que ça va aller ? N'en porte pas trop, c'est lourd !

Pour la scène qui suit je dois à nouveau me frotter les yeux. Ledit Marco enlève à présent son tee-shirt et se retrouve torse nu à gonfler le biceps de son bras droit.

- Mate un peu mes biscoteaux, Hilda, c'est pas du flan, ça !

Quand je me trouve en face de certains garçons, j'ai des dizaines de fourmis invisibles qui me montent le long des jambes, mais si ces garçons sont torse nus, alors c'est des colonies entières...

Mais voilà que cette espiègle d'Hilda lève les yeux vers le premier étage.

- Tu veux pas descendre, Luce ? Viens saluer Marco !



Classe de 6^eD
Collège Iqbal-Masih
à Saint-Denis

LA FEUILLE DORÉE

Encore le cœur qui bat vite, qui bat aussi fort qu'un tremblement de terre, encore du stress, encore du chagrin. Rayan est tout essoufflé, désespéré. Va-t-il s'en sortir ? Ils ne sont plus qu'à dix mètres ! C'est sûr, ils vont le rattraper. En plus ils sont beaucoup plus costauds que lui. Ils sont quatre et lui est tout seul, ils sont en 3^e et il est en 6^e. Et dire que ce nouveau collège, qu'il avait rejoint depuis avril, devait le rassurer et le sauver ! Et le voilà de nouveau à la case départ. Il vient de perdre sa basket en plein croisement, plus le temps de la ramasser. Soudain, une idée lui vient : et s'il se servait de sa basket comme d'une fausse piste ? Aussitôt, il décide d'aller en sens inverse.

En voyant la basket, les poursuivants hésitent entre la gauche et la droite, un vieux monsieur essaye de l'aider et il leur assure qu'il est allé dans le sens de la fausse piste. Ils l'écoutent, se perdent et retournent vers le collège. Mais Rayan n'est toujours pas rassuré car il pense que le vieux monsieur l'a dénoncé. Donc il continue à courir. Soudain, ouf, un jardin en vue ! C'est sa chance, se dit-il. Il sent les fleurs embaumant les fruits rouges. Vite, il se cache derrière un buisson d'où il guette ses poursuivants. Enfin, il se calme un peu et voit un saule pleureur sous lequel il se faufile. « On est dans le même état », se dit-il. Une des grandes feuilles qui tombe dans ses cheveux a des rayures dorées, des reflets brillants et bleus, elle scintille. Elle a l'air triste, elle est plus douce qu'une feuille normale. Une vague idée le traverse, il remarque que la forme est une moitié de cœur. Donc il croit que l'arbre lui a fait un signe et qu'ils sont complices. Puis il se met à pleurer bruyamment de soulagement parce qu'il croit qu'il est tout seul. Il pense que son rêve de footballeur pourrait se briser en deux. Lui qui se voyait déjà attaquant au FC 93, et sélectionné pour son équipe nationale de Syrie.

« Tu es au bon endroit pour pleurer, sous ce saule », dit une voix derrière Rayan. À moins qu'il n'ait rêvé... Il tourne la tête et voit une fille aux yeux bleus,



RÉCIT

Collège Iqbal-Masih à Saint-Denis

aux cheveux emmêlés. Il remarque qu'elle tient une feuille dans ses mains et lui demande : « Est-ce que tu peux me montrer ce que tu as ? ». Elle lui montre aussitôt sa magnifique feuille identique à la sienne. Alors tous deux pensent qu'ils sont liés par ce signe. Rayan songe à la forme en cœur et ne peut s'empêcher de sourire car il se demande qui peut tomber amoureux d'une fille aussi originale...

D'une voix douce et féminine, elle dit : « Toi aussi, tu sembles très essoufflé ! Tu as dû drôlement courir avant d'atterrir ici !

- Attends, ça me revient, on était dans la même classe en CE2 avec maîtresse Agnès ! Tu te souviens de moi ?

- Oui, tu t'appelles Rayan.

- Et toi, tu peux me rappeler ton nom ?

- Je m'appelle Laïna.

- Ah oui ! Je me souviens de toi, tu étais venue en fin d'année.

- Qu'est-ce que tu fais ici ?

- Je joue à cache-cache avec des amis.

- Tu es sûre ? On dirait que tu as peur de quelque chose, tu ne fais que de te retourner.

- Beh... beh... beh ... toi aussi.

- Bon je vais t'avouer la vérité... Je me fais harceler dans mon nouveau collège. J'ai changé d'établissement. Mes parents ont fait l'effort de m'emmener dans une autre école. On croyait que ça irait mieux mais je me fais encore embêter.

- Moi, je me fais harceler, parce qu'on me dit des choses pas sympas par exemple, que je suis moche, que je dors dans les poubelles, alors que c'est faux, ils ne connaissent même pas ma vie. Moi qui pensais être pilote de ligne ! Et toi, quel est ton rêve ?

- Moi, je voulais être attaquant mais je ne sais même pas me défendre, murmure Rayan avec un air attristé, les larmes aux yeux. On s'est raconté nos rêves et hélas aucun de nous deux ne pourra les réaliser. Quand je pense que ma mère dit toujours qu'il faut croire en ses rêves... »

C'est étrange comment sa perception de Laïna a changé depuis qu'elle s'est mise à lui parler. Maintenant, il la trouve plutôt attrirante...

Bizarre... Il a de nouveau l'impression d'avoir entendu une voix derrière lui. C'est la deuxième fois depuis qu'il a surgi dans ce jardin. Surpris, Rayan et Laïna lèvent la tête. Le garçon a des frissons et son amie est bouche bée. Ils voient des arbres se lancer des feuilles, des fleurs de cerisier et des pétales de cristal. Ils se parlent entre eux ! Les racines s'envoient des messages souterrains, comme une immense toile d'araignée. Au début les deux collégiens ne comprennent rien.

Puis petit à petit, étrangement, ils captent des petits bouts de dialogue.

- Est-ce que tu n'as pas trop soif ? demande un pommier à un cerisier.
- C'est vrai qu'il y a des girafes dans le pays d'où tu viens ? dit le rosier au bananier.
- Et dire que ces enfants se font harceler ! se lamente le framboisier.
- Tu entends, Rayan ? demande Laïna.
- Oui, j'entends les arbres parler !
- Bonjour mes enfants, on a un conseil à vous donner : unissez-vous pour vous entraider !

C'est incroyable ce message que leur a délivré le jardin ! On peut donc être plus fort en s'unissant ?

Forts de ce que leur a appris le jardin, Laïna et Rayan quittent le parc et se dirigent vers l'entrée du collège où ils voient un groupe de garçons qui ont l'air de comploter. Pas de doute, ce sont bien leurs harceleurs qui entre-temps sont devenus complices. Une des brutes se retourne et dit : « Regardez ! ».

Laïna et Rayan arrivent avec assurance. Rayan prend la parole : « On n'a plus peur de vous, on est plus forts, on est deux maintenant.

- Il sait parler maintenant ? En plus il a une amie. Oh ! je suis fou de rage ! Il se prend pour qui ? ! »

Étonnés, les harceleurs n'osent plus bouger. Laïna et Rayan décident de retourner au jardin pour le remercier de leur avoir donné tant de force... En route elle lui sourit et sort de sa poche la feuille dorée. Rayan l'imiter. Puis leurs deux feuilles se rassemblent formant un cœur étincelant.



RÉCIT

Collège Iqbal-Masih à Saint-Denis







Les collégiens du Val-de-Marne
ont travaillé avec trois auteurs

POÉSIE
VAL-DE-MARNE

La classe de 6^e A
du collège Jean-Moulin
à Chevilly-Larue
avec Séverine Daucourt

La classe de 6^e A
du collège Roland-Garros
à Villeneuve-Saint-Georges
avec Albane Gellé

La Classe de 6^e AB-Fr3
du collège Louis-Issaurat
à Créteil
avec David Dumortier

dans le cadre d'un partenariat
avec la Maison des écrivains
et de la littérature.



Classe de 6^e A

Collège Jean-Moulin
à Chevilly-Larue

Élèves

Layana ABATI
Ritej AYEB
Giuliano BASSARILA
Youssef BEN THAYER
Fatima BETTAYEB
Liam CARDON
Fatoumata DEMBELE
Hawa DIAKITE
Nassy DIBASSY
Léa FAKIH
Léna KADAREE
Selyane KAIDI
Ciara LINDA
Raphael MAESTRATI
Nolan MEFRE
Raniyadine MOHAMED
Jade-Hélène NANA
Mustapha OUAOUKORRI
Elyes OUARGUI
Gabriel RAMOS BUARQUE
Babacar SENE
Amadou SISSOKO
Demba SISSOKO
Vassia TIOUNKINE
Yahya TOURE
Mahamoud TRAORE

Professeure

Säïma HOUSSAINI,
professeure de français

Séverine Daucourt / UN PEU
BEAUCOUP,
JARDINEMENT

Longtemps j'ai rêvé d'une maison, un jour je l'ai trouvée.
C'était déjà une chance, pouvoir choisir où habiter.
J'ai même fini par pouvoir l'acheter.
Dans cette maison se trouvait un jardin, impeccablement fignolé,
comment dire... un peu trop bien coiffé.
Les arbres avaient l'air d'être poncés, ciselés,
quand je les aurais préférés moins apprivoisés, plus ensauvagés.
Ce jardin saurait-il faire preuve de spontanéité ?
J'avais des doutes sur sa capacité à s'autogérer.
Impossible toutefois de rémunérer un jardinier :
pour payer la maison, j'avais tout dépensé.
Il allait falloir apprendre à me débrouiller.
Je me sentais effrayée, intimidée,
comme on l'est toujours devant la nouveauté.
Au moins n'étais-je pas face à un potager !
Un potager fournit de quoi manger,
moyennant quoi il faut le choyer, l'encourager,
s'y consacrer chaque jour, avec assiduité.
Pour les fruits et légumes, je me contente du supermarché,
c'est moins bucolique, mais j'ai fait le choix de la facilité.
Mon jardin, lui, est d'ornement, rien à dévorer, seulement de la beauté,
des clématites, des roses, des buis, des thuyas, des lauriers,
un oranger du Japon, des campanules et de la mousse disséminée.
Je passe mon temps à le regarder, les yeux émerveillés.
Impossible de scroller et pourtant, impossible de s'ennuyer.
Au début, je n'osais pas me lancer.
Les deux premières années, j'hésitais à couper.



POÉSIE
SÉVERINE DAUCOURT

Résultat : tout a beaucoup trop poussé,
c'était une catastrophe, l'Amazonie devant mes baies vitrées !
Je voyais les lianes du kiwi s'élancer,
à l'horizontale dans l'allée,
où je n'arrivais plus à circuler,
tant elle était envahie de branches déchaînées.
J'ai appris une chose de cette jungle surpeuplée :
il faut tailler, tailler sans compter,
pas n'importe quand, jamais en hiver ni en été.
Et même s'il faut parfois laisser la terre se reposer,
pour cultiver son jardin, il faut surtout travailler.
Les fleurs, les feuilles, je les ai scannées,
via une application téléchargée,
les photographiant une à une pour les identifier.
J'ai regardé des tutos en quantité,
pour virtuellement me former
avant de revenir à la réalité.
J'ai acquis les outils consacrés.
Sécateur, échelle : j'ai coupé.
Bêche, terreau : j'ai planté.
Quand il ne pleuvait pas, j'ai arrosé.
Certaines plantes m'ont rejetée,
elles se sont sans doute senties maltraitées
et ont décidé de divorcer
en se laissant faner, décolorer, friper, dessécher.
D'autres au contraire m'ont remerciée,
on était pour ainsi dire mariées,
elles ont grandi, embelli, leur éclat s'est renforcé.
J'ai le sentiment de prendre soin de leur santé,
quand je chasse fourmis, pucerons, Chenilles égarées.
Malgré leur apparente fragilité,
les insectes peuvent tout décimer.
Quand il s'agit de m'en débarrasser
j'essaie de ne pas polluer,
même s'il m'est arrivé de craquer
et de recourir à la chimie pour toutasperger
(j'ai honte de l'avouer).
Un jardin, ne soyons pas candide, c'est d'une grande complexité,
ça ne se laisse pas marcher sur les pieds,

ça a un caractère bien trempé.
C'est une sorte de pièce de théâtre sophistiquée,
voire une série qu'il faudrait binger,
épisode après épisode, avec saisons illimitées,
chacun, chacune endossant son rôle, plus ou moins bien joué.
C'est un peu une odyssée,
toujours des surprises, des crises, des avatars inopinés.
On croit trop arroser, en fait, ce n'est pas assez.
On croit que ce n'est pas assez, et tout est inondé.
La mise en scène est alambiquée,
modifiée en douce par des assistants invisibles, souterrains, cachés :
la météo, les vers de terre, la biodiversité,
qui viennent tout bouleverser.
Certaines nuits, c'est la fête, open bar les limaces du quartier,
ces VIP pas invitées !
Au matin, les feuilles sont rongées, trouées, les tiges mutilées.
Certains jours, je m'émerveille, parce qu'une fleur nouvelle est née,
je la passe au scanner et hop ! désillusion, c'est une mauvaise herbe à arracher.
Le pitch est souvent inversé.
J'essaie tant bien que mal de ne pas perdre le fil, de naviguer.
Les plantes, je me suis mise à leur parler.
Je crois qu'elles me répondent, je les entends presque murmurer,
en massifs, en rangées.
Entre nous, poussent des mots, des silences, des pensées.
Comme dans la vie, comme dans la réalité,
nous traversons des crises, plus ou moins fortes, à affronter.
Je félicite les plantes de leurs victoires spontanées,
elles me félicitent de mes échecs insensés
et le lendemain, les rôles sont inversés.
Avec mon jardin, j'apprends à jardiner.
J'apprends à apprendre ; en fait, j'apprends l'humilité.
D'ailleurs il n'est pas mon jardin, il n'appartient qu'à lui et se joue de ma volonté.
Je me fiche de savoir qui de nous deux est le plus doué.
J'aimerais juste pouvoir lui rendre un jour ce qu'il m'a donné.



ENTRE RÊVE ET RÉALITÉ

Dans le jardin je viens pour m'occuper, jouer, apprendre, lire,
pour me relaxer, pour ne pas acheter, pour cueillir,
pour prendre l'air, manger des fruits,
construire des fusées (pas des fusils).

Je viens toujours pour le plaisir.

On me dit : ça ne sert pas à ça un jardin.

Je suis bien dans cet endroit.
Je m'y trouve à l'aise, tranquille, reposé,
parfois pressé, envahi, bloqué
puis seul, libre, joyeux, apaisé.

Il n'y a rien ici, on me dit. Tu regardes quoi ? Il n'y a que de la terre, des feuilles et de la brume.

Je pourrais me taire, mais je réponds :

Dans les feuilles, il y a l'automne.
Dans les saisons, il y a la terre
qui s'habitue au temps.
Dans la terre, il y a des vestiges,
il y a tes pieds, la couche d'ozone, des cadavres, tes yeux,
des survivants, et mes racines.



POÉSIE

Collège Jean-Moulin à Chevilly-Larue

Dans la terre, il y a vos têtes qui parlent.
Dans la brume, il y a une drôle d'ombre
et dans l'eau, cette ombre me hante.
Dans le soir, il y a des hommes en noir.
Dans les saisons, il y a des disparitions d'enfants.
Dans la rose, il y a l'épine, et du sang.
Dans le tuyau, des serpents.
Dans la brume, il y a tes os.
Dans une mouche, du venin.
Dans l'eau, il y a de l'acide et des noyés.
Dans la fontaine, il y a de la haine,
la guerre, des bactéries, de la beauté pas belle.
Dans la pluie, il y a les larmes.
Dans la brume, il y a le froid, des gouttelettes perdues,
un parfum de poussière.
Dans le banc, il y a des trous noirs.
Dans la pelle, il n'y a pas d'âme.
Dans une pomme, il y a des bombes, de la chair,
une sorcière, des hommes.
Dans une pomme, il y a tes dents.
Dans le soir, il y a des bêtes qui veulent le mal de toutes
les choses de mon jardin.
Il n'y a pas de soleil.
Dans le soir, il y a la fin.

Dans la pluie, il y a le début.
Dans le ciel, il y a une entité inconnue.
Il y a du pain et de la barbe à papa.
Dans une pomme, il y a ton grain de sel, des vitamines,
et nous.
Dans la brume, il y a le futur.
Dans les feuilles, il y a du papier, il y a tes doigts,
il y a des tiges.
Dans les feuilles il n'y a rien,
il n'y a rien que de l'eau.
Et dans l'eau, il y a des paillettes, un écosystème
et des hommes-poissons.
Dans la brume, il y a des bonbons.

Dans une pomme, la reproduction.
Dans le ciel, une maison.
Dans la pluie, des petites chansons.
Dans la pluie, il y a une image.
Dans le ciel, il y a un nuage
en forme de caprice.
Et dans le banc, il y a un mot d'adieu.
Dans le banc, il y a du vent.
Dans la pluie, il y a du temps.
Dans le ciel, il y a toujours ces nuages,
ces nuages qui voyagent.
Et il y a de la lave dans le tuyau d'arrosage.
Il y a aussi du parfum, du sirop et des serpents,
il y a l'océan Atlantique et différents courants.
Dans le tuyau d'arrosage, il y de la magie enfermée,
comme l'est ton corps dans celui d'une mouche,
où il y a un être, une bestiole qui vole de son plein gré.
Dans une mouche, il y a une encyclopédie
sur les mouches.

Dans la brume, il y a une odeur; des secrets, du feu,
il n'y a pas d'idiots comme vous, dans la brume.
Dans le banc, il y a une leçon de morale, une partie
d'un arbre et une poésie.
Dans le banc, il y a la hauteur.
Dans le banc, il y a moi, l'observateur.
Et dans une mouche, il y a un cœur.
Dans l'eau, il n'y a pas de méchanceté,
Dans l'eau, il y a des animaux.
Dans la rose, il y a un pays, la sagesse, des fraises
et de la couleur.
Dans la rose, il y a du rouge.
Dans la rose, il y a ton nez.
Dans le soir, il y a un enfant qui rêve,
il y a de l'envie, de la lumière, de l'espoir.
Dans la pelle, il y a écrit : *help me*.
Dans les feuilles, il y a des lianes qui rendent les feuilles
indestructibles,

il y a des petits personnages, il y a le prochain arbre.
Dans la pluie, il y a des gouttes qui veulent toujours la terre.
Dans la terre, il y a des télescopes, des trésors,
de la matière.
Dans les saisons, il y a des mois et les quatre mousquetaires.
Dans la pluie, il y a du jus, les flaques et le sourire des plantes.
Dans le soleil, il y a la noirceur éclairée.
Dans la fontaine, il y a des rivières, de la pluie, du talent,
une strophe et mon sourire.



POÉSIE

Collège Jean-Moulin à Chevilly-Larue





Classe de 6^e A

Collège Roland-Garros
à Villeneuve-Saint-Georges

Élèves

Charles-Junior ADJEI
Rayan AGOUTAH
Safia AOUANE
Ardil BINGOL
Marius BOTNARI
Assia BOZETINE
Nisrine COULIBALY
Tania DOGAN
Janane HAMDANE
Jinane HASSAIN
Maiwen HAVRE
Elçin HERTEL
Abie-Jade KINGUE DOOH
Lénaël LOUIS
Aaron LUKANU KADIMA
Jebril MAJDOUN
Yousef MOUAZ
Paulo OLIVEIRA FREITAS
Kabinath RAMACHANDRAN
Coumba SAKHO
Safy TERRAK

Professeur

Aleksander JOUSSELIN,
professeur de français

Albane Gellé / QUEL JARDIN
EST EN TOI ?

Dis-moi, écris-moi : que cultives-tu en ce moment ?
Un jardin peut-être si tu en as un ?
Y sèmes-tu des graines ? Des graines de radis, des graines de coquelicots,
de renoncules, de carottes, ou bien des graines de poésie ?
Vois-tu comme ton jardin a besoin du soleil ? Et comme il a besoin
d'eau aussi ?
Oublies-tu parfois de t'occuper de ce que tu as semé ?

Dis-moi, écris-moi : t'arrêtes-tu parfois devant un arbre ?
Le vois-tu changer à chaque saison ? Le vois-tu grandir ? Connais-tu
son nom ?
Reconnais-tu le tilleul, le platane, le charme, le saule ?
T'arrive-t-il de manger des cerises en les cueillant sur la branche
d'un cerisier ?
Aimes-tu croquer une pomme pas encore mûre qui réveille les zygomatiques ?
T'arrive-t-il de marcher pieds nus dans l'herbe ?
Observes-tu les libellules et les bourdons ?
Trébuches-tu quelquefois sur quelques taupinières ?
Sauves-tu des insectes de la noyade quand ils se débattent dans un seau d'eau ?

Tu me diras peut-être que tu n'as pas un grand jardin. Ou seulement une
petite plante dans ta chambre, ou quelques pots sur un balcon ?
Un carré d'herbe en bas de chez toi, qui ne t'appartient pas et sur lequel
tout le monde marche ?
Ou pas de jardin du tout.
Ce n'est pas grave parce qu'on n'a pas besoin de vrai jardin pour cultiver
son jardin.



Je veux dire pas besoin de grande prairie, de parterre fleuri ni de potager.
On peut seulement toucher l'écorce d'un séquoia, parler aux abeilles,
poser une main sur une fleur de lavande. On peut le rêver son jardin.
Le dessiner. Le décrire.
Prendre ce peu de temps qui agrandit le temps pour le cultiver.
Parce que cultiver c'est aimer et aimer ne compte pas.

Et puis sais-tu cela que les jardins à cultiver ne sont pas seulement dehors ?
Ils sont à l'intérieur de nous aussi. Surtout à l'intérieur de nous.
Des pieds à la tête, en passant par le coeur.
Toujours, souviens-toi, les jardins à cultiver passent par le coeur.

Alors dis-moi, écris-moi : quel jardin y a-t-il à l'intérieur de toi ?
Y trouve-t-on des chemins calmes ? Des lignes droites ? Combien de virages ?
Y laisses-tu pousser les fleurs sauvages qui ne veulent pas pousser en rang ?
Ou préfères-tu que tout soit aligné comme dans les grands parcs
impeccables ?
Veilles-tu à ne pas te laisser envahir par les ronces ?
N'y a-t-il pas trop de cailloux dans ton jardin ?
Des épines t'écorcent-elles parfois ?
Y as-tu semé des graines ? Creusé un lac ? Découvert une source ?
Laisses-tu les hirondelles y entrer ? Et les grands lièvres y bondir ?
Y a-t-il des zones sombres dans ton jardin ? En friche ? Ou en guerre ?
Des endroits où tu n'oses pas aller ? Des boucans, des batailles ?

Dis-moi de quels mots sont faites les phrases qui se déroulent dans
ton jardin ?
Est-ce que c'est des mots doux, des mots qui chantent ou bien des mots qui
piquent ? Des verbes d'action, des adjectifs ? Aimes-tu les petits mots de
liaison ? Les invariables, les composés ? Les compliqués, les minuscules ?
Comment les choisis-tu ? En fais-tu des histoires, des poèmes, des chansons ?
Pour leur sens, pour leur son ? Pour les images qu'ils évoquent,
ou les souvenirs ?
Peut-être qu'il arrive que ce soit les mots qui te choisissent ? En te tombant
dessus comme des météorites, ou bien en te chatouillant le dos sans prévenir ?
Y a-t-il des couleurs dans ton jardin ? Varient-elles avec les heures
qui passent ?

Penses-tu à faire entrer chaque jour un peu de lumière pour y voir clair
dans ton jardin ?

Disposes-tu quelques îles de silence au milieu de tes brouhahas ?

S'il te plaît, prends-en soin de ton jardin.

De ce jardin-là qui est en toi, et qui ne ressemble à aucun autre jardin.

Laisse-le grandir. Laisse-le se reposer. Laisse-le être un jardin.

Prends le temps de t'y promener dans ton jardin.

De t'y enracer comme un petit arbre.

Accueille quelques amis si tu veux, mais ne laisse personne abîmer
ton jardin.

Réserve-toi un espace dans lequel toi-seul peut aller. Personne d'autre.

Un espace dans lequel, quoi qu'il arrive à l'extérieur, tu pourras te réfugier.

Un abri invisible aux yeux du monde.

Una cabane intérieure.

Indestructible.



POÉSIE
ALBANE GELLE



Classe de 6^e A
Collège Roland-Garros
à Villeneuve-Saint-Georges

CHACUN SON JARDIN

Dans le jardin que je vois, les feuilles de l'automne s'envolent dans l'au-delà...

*Dans le jardin que j'imagine : le vent souffle sur mon visage.
Les Tulipes dansent pendant que les Roses chantent : le retour de la neige en hiver,
Des macules basculent, des marcottes font les mascottes.
Moi je goûte la fraîcheur des Séquoias, assise sur l'herbe douce de mon champ.
Un verger s'y est installé un matin d'été.*

Dans le jardin que j'entends, les chemins m'appellent,
les moineaux chantonnent sur les cloches qui résonnent,
réveillant quelques personnes.

Moi je promène les doigts sur une Rose scintillante.

Dans mon jardin intérieur, l'humeur des nuages change au fil du temps.

Dans le jardin que je sens sous ma petite main,
l'odeur de la Violette et du Jasmin voyage loin,
jusqu'à rattraper le lendemain, arrive jusqu'aux voisins,
près de vastes parterres d'Iris des marais,
là où on peut aussi humer l'herbe humide.

*Dans mon jardin secret, je plante le temps,
je cache la senteur de mon cœur,
je respire Fleur.*

*Le bruit des étoiles recouvre le silence,
une ruche se pose derrière les Rosiers,*

*et les abeilles font du miel de Lavande.
Le jaune du soleil éclaire mes yeux,
je suis montée dans mon Arbre.*

Dans le jardin que je touche, je plonge les mains
dans la terre douce recouverte de mousse
que j'effleure de mon pouce.

Le Lichen s'accroche fermement au Chêne,
on a l'impression qu'ils s'aiment
comme mes bras qui enlacent le tronc du Frêne.
Les Bambous, eux, s'évadent.

*Dans le jardin où je cache tous les secrets qui me fâchent,
ma colère se réveille.
Soudain, elle s'endort : les mauvaises herbes ont été arrachées,
remplacées par un mystérieux Cerisier.
Ses bourgeons me consolent et ses racines
creusent ma rage pour y trouver de la joie.
C'est un éden qui se dessine
dans mon esprit, je le vois.*

Dans le jardin que je goûte, je savoure d'énormes Fraises mûres,
et des Myrtilles juteuses.
Les pétales des Lilas se rencontrent en s'envolant,
et retombent comme une pluie de joie.

*Dans le jardin que je protège, j'aligne des Charmes
pour veiller sur mes Coquelicots,
je n'arrache pas la Bourrache.
Le petit hérisson n'a plus peur de se faire dévorer.*

*Dans le jardin que j'aime, je me cache du monde extérieur,
je garde mes précieux secrets,
je pense Platane, Sapin, Hibiscus, je chante Lycoris.*

*Dans le jardin que j'aime, je montre mes émotions :
apeurée, effrayée, en colère, étonnée, joyeuse,
je dévoile mes idées et je me confie aux nuages.*



Dans le jardin que j'aime, la honte n'existe pas.

*Dans le jardin que j'aime, j'entends des vagues klaxonner,
je vois un Fruit du dragon enflammé et un papillon de cent ans.*

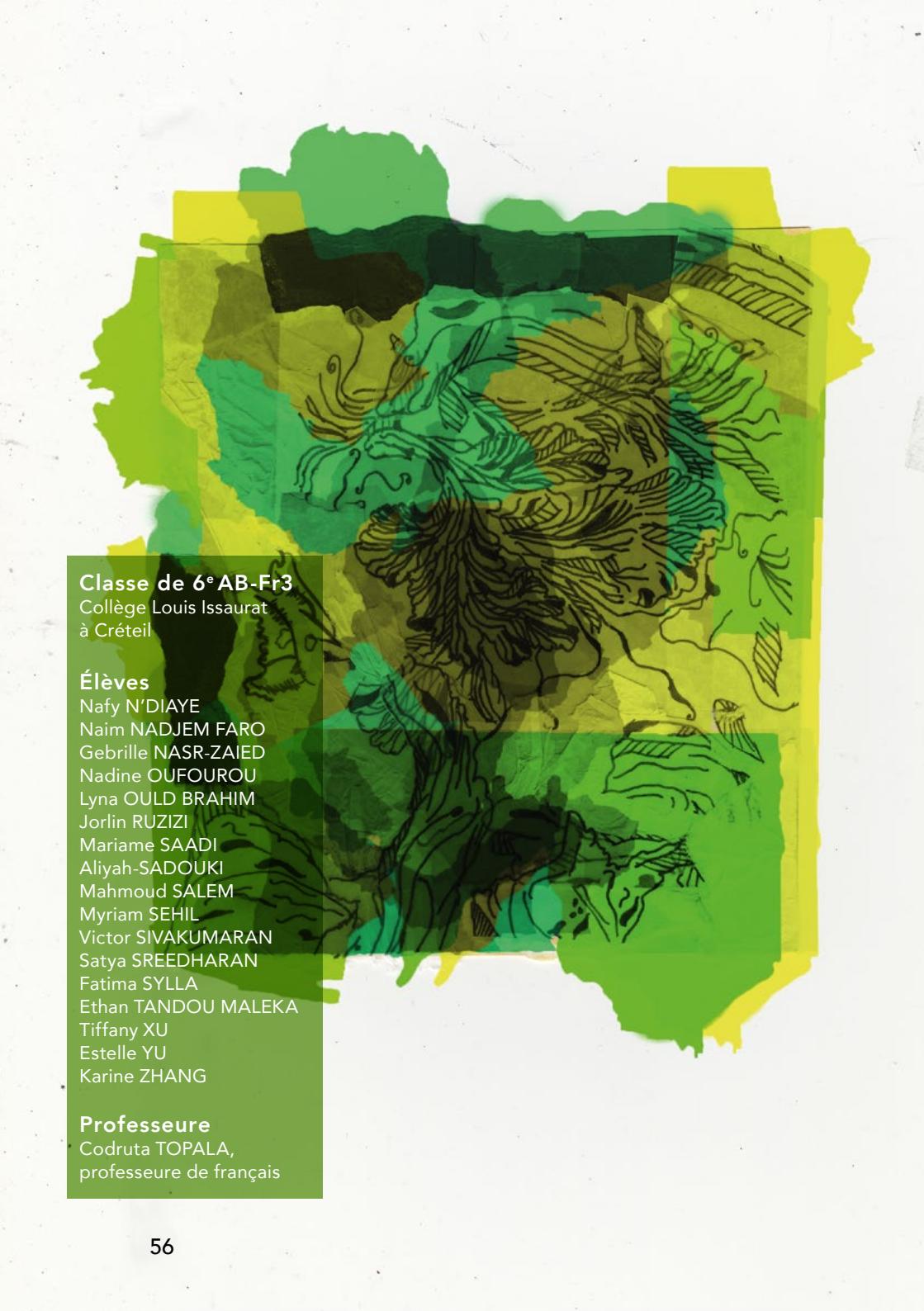
Dans mon jardin, je cultive
des Orchidées,
ma nostalgie,
du Lotus,
mon empathie,
des Orties,
mon imaginaire,
de la Menthe,
mon temps libre,
des Pensées.





POÉSIE

Collège Roland-Garros à Villeneuve-Saint-Georges



Classe de 6^e AB-Fr3

Collège Louis Issaurat
à Créteil

Élèves

Nafy N'DIAYE
Naim NADJEM FARO
Gebrille NASR-ZAIED
Nadine OUFOUROU
Lyna OULD BRAHIM
Jorlin RUZIZI
Mariame SAADI
Aliyah-SADOUKI
Mahmoud SALEM
Myriam SEHIL
Victor SIVAKUMARAN
Satya SREEDHARAN
Fatima SYLLA
Ethan TANDOU MALEKA
Tiffany XU
Estelle YU
Karine ZHANG

Professeure

Codruta TOPALA,
professeure de français

David Dumortier / CULTIVEZ
VOTRE JARDIN

Cultivez votre jardin !

D'abord posséder un morceau de terre
Le désherber, le bêcher
L'aimer et le chérir tant et tant
Qu'un jour vous lui donnerez des graines
De l'eau et du soleil...
Cultivez votre jardin
Même si votre morceau de terre
N'est qu'un pot de fleur
Dans le creux d'un rocher
Un tas de sable
Ne commence-t-il pas par un premier grain de sable ?
Cultivez votre jardin
Chaque jour
Jusqu'à la dernière goutte de lumière du soir
Pour que, pendant la nuit,
Ce jardin qui vient de naître
Commence à pousser dans vos rêves.

La langue de mon jardin secret

La langue de mon jardin secret
N'a jamais le même sens.
Elle va droit au but
Et on comprend l'inverse
Je lui donne un sens précis



POÉSIE
DAVID DUMORTIER

Et je fais un contresens
Comme elle peut parfois
Avoir un sens autorisé
Et un sens interdit
Dans le même passage...
La langue de mon jardin secret est là
Je vais pouvoir la saisir par le cou
Et hop ! Elle s'échappe de sa prison
Parce que la langue de mon jardin secret,
Celle que je parle quand je suis seul,
A sur elle toutes les clés
Pour se sortir
Des moments difficiles.

Histoire vraie

Dans un jardin,
Une petite fille
Avait planté des parapluies
Vingt ans plus tard
Quand elle revint
Il y avait à la place
Plein de pins parasol.
Elle avait aussi planté
Un croissant au beurre
Et vingt ans plus tard
Au même endroit
Dans une flaue d'eau
Un quart de lune
Se reflétait.
Plus loin,
Elle avait planté un rêve
Et maintenant, il y avait
Un grand réverbère.
Elle se souvenait aussi
Qu'à un certain endroit
Elle s'était tu
En posant son doigt sur sa bouche
Et maintenant, il y avait plein de tulipes

Elle avait eu aussi à cet endroit
Hâte,
Hâte en rougissant un peu
Que l'enfance passe vite
Et maintenant il y avait
Plein de jolies tomates.
Comme elle avait aussi senti
La vie qui venait à elle
Et maintenant, vingt ans plus tard,
Il y avait devant elle un sentier.
Vous pensez que je ne vous dis pas la vérité ?
Dites-moi, Chers Enfants,
Quel mot dans cette histoire
N'est pas vrai
Si on le cueille séparément des autres ?



POÉSIE
DAVID DUMORTIER



Classe de 6^e AB-Fr3
Collège Louis-Issaurat
à Créteil

FLEUR D'AMOUR

Dans ma maison il y a un toboggan
Qui glisse vers la mer
La tulipe du matin sur un loup
Une armure de terre pour les plantes
Mon amour est amarré dans ma maison

Dans la nuit étoilée chante le chat du vent
Dans un ciel d'encre et de coquelicots en coton
L'herbe ne tangera jamais sur la terre
Une fleur de feu et d'étoiles filantes
Mon amour est amarré dans ma maison

Une porte de paradis s'ouvre sur le jardin des rêves
La fleur de feu fait danser les flammes d'eau
Dans la forêt il y a des fenêtres
Une étoile fanée dans le fleuve
Mon amour est amarré dans ma maison

Les épines du soleil piquent la colère
Je me perds dans les nuages qui s'endorment dans le ciel
Les feuilles rouillent sur les rails
Les écorces dansent une douceur d'espoir
Mon amour est amarré dans ma maison

Un banc de pluie dans un bâtiment de feuilles
Un chantier de voitures sur une voile solitaire et mourante
Les glaces boivent l'eau
Un croissant se marie avec sa moitié de Lune
Mon amour est amarré dans ma maison

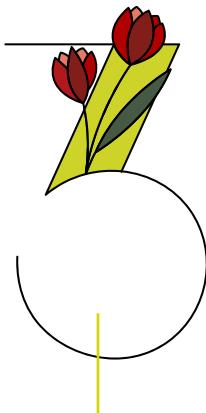
Tous les arbres de la forêt se prosternent devant les loups
Un héros de nuit court après un chat
Un voleur rêve dans son lit
La clé du destin ouvrira l'oreiller du matin
Mon amour est amarré dans ma maison

Les anges voleurs de pain
La neige tombe du ciel comme une parole
Un nid a coulé au fond de l'océan
Les graines conduisent les moussaillons
Mon amour est amarré dans ma maison

Un homme perdu dans ses pensées
Finira un jour par voir la lumière.







Les collégiens de la Seine-et-Marne
ont travaillé avec trois auteurs

THÉÂTRE SEINE-ET-MARNE

La classe de 6^eHéraclès
du collège Nicolas-Tronchon
à Saint-Soupplets
avec Catherine Verlaguet

La classe de 6^eI
du collège Beaumarchais
à Meaux
avec Pascale Petit

La classe de 6^eE
du collège Camille-Saint-Saëns
à Lizy-sur-Ourcq
avec Nicolas Girard-Michelotti

dans le cadre d'un partenariat
avec la Médiathèque départementale
de Seine-et-Marne.

Classe de 6^e Héraclès

Collège Nicolas-Tronchon
à Saint-Souplets

Élèves

Lilya ABBI
Kinzy BEAUCORNY
Lenny BERNIS
Matthew BOURCIER
Numidia BOUTANKIK
Aedan CHIRINIAN
Nell CHIRINIAN
Edel DEMBELE ANDREALO
Théodore DASSY
Lukas FORESTA-BANOWICZ
Louna GAMEIRO
Léna GANDIN
Zoé GUENARD
Elyne GUYOT
Fares HAMIDI
Ethan HEIM
Tom JEANBAPTISTE
Coraline MARTIN
Ludrick MELCHIOR
Noam MONDET
Myriam NEJD
Théo ORTIS
Sayann SCHIERY
Hilel SEHILA

Professeurs

Florence CALLIES,
professeure de français
Emmanuel RIGUTTO,
professeur d'arts plastiques

Catherine Verlaguet / CULTIVER
SON JARDIN

Il est dans le jardin, un tout petit lopin de terre sèche, en plein soleil.

Il creuse frénétiquement des trous.

Par la porte de la véranda, sa sœur l'observe de loin. Elle finit par le rejoindre.

SŒUR - Qu'est-ce que tu fais ?

FRÈRE - ...

SŒUR - Ça fait des heures que t'es là, à creuser des trous dans le jardin en plein soleil !

FRÈRE - Ben voilà.

SŒUR - Quoi ?

FRÈRE - Je creuse des trous dans le jardin, t'as tout compris.

SŒUR - Mais pour quoi faire, des trous ? Qu'est-ce que tu veux planter ?

FRÈRE - Rien de particulier.

SŒUR - La terre est beaucoup trop sèche ici, rien ne poussera jamais !

FRÈRE - Je t'en pose, moi, des questions ?

SŒUR - T'as des graines au moins ?

FRÈRE - Non.

SŒUR - Tu veux que j'aille en chercher ?

FRÈRE - Non.

SŒUR - Pourquoi tu creuses des trous si c'est pour rien mettre dedans ?

FRÈRE - Pourquoi les gens se crient dessus alors qu'ils vivent dans la même maison et qu'ils ont fait des enfants, hein ? Des enfants, nous, qui les aimons malgré les cris ! C'est ça, l'amour ? C'est ça ? Qu'est-ce qui est tellement important que ça mérite de se crier dessus comme ça et de pourrir l'ambiance ? Qu'est-ce qui est tellement important que c'est plus important que nous, nous deux, nous quatre, et le plaisir qu'on devrait avoir à être ensemble parce qu'on est une famille ? Tu peux me dire, ça ?

SŒUR - ... Non.



FRÈRE - Alors voilà. On n'a pas toujours réponse à tout dans la vie. Tout ne s'explique pas. C'est bête mais c'est comme ça. Je sais pas pourquoi je creuse des trous, comme je sais pas pourquoi papa et maman se parlent comme ils se parlent et donnent l'impression de ne pas se supporter alors qu'ils disent qu'ils s'aiment et qu'ils nous aiment, nous, et que c'est ça le plus important. Le plus important, tu sais ce que c'est ? C'est que je voudrais pouvoir rentrer chez moi sans avoir à me demander si on va passer une bonne soirée ou si ça va partir en vrille. Je voudrais avoir ENVIE de rentrer. Pas peur. Pas être inquiet. Je voudrais arrêter de me demander lequel des deux va se barrer en premier parce que c'est ça qui va se passer et que je finis par avoir envie que ça arrive, pour qu'on puisse respirer. Mais plus que tout, je voudrais me dire que l'amour qu'on partage suffit à les rendre heureux. Que JE suffis. Et toi aussi. Qu'on suffit, toi et moi, à faire leur bonheur et que c'est ça, le plus important. Parce que sinon... À quoi ça sert, l'amour, si ça ne suffit pas à rendre heureux ? Ou pire : si ça rend malheureux ?

SŒUR - ...

FRÈRE - Exactement. Alors ne me demande pas pourquoi je creuse des trous. Parce que peut-être que c'est juste... pas pour planter quoi que ce soit, tu vois, mais pour y enterrer ma peine, ma rage de pas comprendre, de pas savoir quoi faire...

SŒUR - Peut-être qu'on est trop jeune pour comprendre.

FRÈRE - T'es trop jeune, toi, pour comprendre que l'amour, ça ne devrait sans doute pas tout à fait ressembler à ça ?

Elle fait non de la tête.

Il se remet à creuser.

SŒUR - ... Je peux t'aider ?

FRÈRE - Tu veux creuser des trous toi aussi ?

SŒUR - Je veux creuser avec toi.

FRÈRE - ... Fais toi plaisir. Vas-y. Prends une pelle.

La sœur s'empare d'une pelle et commence, elle aussi, à creuser des trous.

SŒUR - Tu les creuses profondément comment, tes trous ?

FRÈRE - Jusqu'à ce que j'en ai marre. Après, j'en commence un nouveau.

SŒUR - Et la terre, tu la mets où ?

FRÈRE - Tu peux la mettre dans le trou que t'as creusé avant.

SŒUR - Tu veux dire que tu rebouches les trous au fur et à mesure ?

FRÈRE - Je t'explique : le but, ce n'est pas de faire des trous. C'est juste de creuser, pour se passer les nerfs.

Il recommence à creuser. Pas elle. Elle s'assied à côté de lui et le regarde faire.

FRÈRE - Tu ne creuses pas ?

SŒUR - Je n'ai pas besoin de me passer les nerfs, moi. Je n'ai pas besoin d'enterrer quoique ce soit. Moi je t'ai, toi.

Il arrête de creuser et la regarde, l'air de lui demander ce qu'elle veut dire par là.

SŒUR - Quand ça ne va pas, c'est toi que je viens voir. Quand ça crie, c'est toi que j'écoute. Avec toi que je joue. Tu es toujours là, toi, souple comme un roseau qui plie sans rompre.

FRÈRE - Je préférerais que ça rompe, crois-moi. Parfois, je crois qu'il vaut mieux rompre une bonne fois pour toutes que de recoller mille fois les morceaux. Tu imagines ? Boire d'un verre qui aurait été recollé mille fois ? Ça fuirait forcément de partout. C'est à ça qu'elle ressemble, notre famille : à un verre mille fois brisé, mille fois recollé.

SŒUR - Mais tu imagines, toi ? Deux maisons, deux chambres...

FRÈRE - Plus de cris, plus de larmes, plus de drames...

SŒUR - Tu crois ?

FRÈRE - Je ne sais pas !

SŒUR - Ça me fait peur, moi.

FRÈRE - Moi aussi ça me fait peur, qu'est-ce que tu crois ? Mais comme on est, là, j'aime pas.

SŒUR - Tu ne vas pas rompre, toi ?

FRÈRE - Je suis fatigué. De faire semblant. De toujours attirer l'attention sur moi pour ne pas qu'ils se regardent, eux. Même de jouer avec toi quand ça ne va pas, je suis fatigué ; de te faire croire que tout va bien, que tout est normal... J'espère que tout ça n'est pas normal, non. En tous cas, ce n'est pas du tout ce que je nous souhaite de vivre, toi et moi, quand on sera adulte. Parce que si c'est ça, être adulte... Si c'est ça, être une famille... Très peu pour moi.

Il se remet à creuser.

SŒUR - C'est quand même nul de creuser des trous pour les reboucher. On pourrait quand même en profiter, tant qu'à faire, pour planter quelque chose, non ?



FRÈRE - Tu l'as dit : rien ne poussera jamais, ici. J'enterre juste ma colère.
SŒUR - Et si ta colère, au lieu de l'enterrer, tu la plantais ? Si c'est ça qu'on plantait, toi et moi ?

FRÈRE - Qu'est-ce que tu veux dire ?

SŒUR - Qu'est-ce que ça ferait comme genre de fleurs, comme genre de plante, si ça devait germer, toute ta peine et ta colère ?

FRÈRE - Sûr que ça aurait des épines.

SŒUR - Comme les roses. C'est joli, les roses.

FRÈRE - Mais ça sent bon, les roses. La colère, ça ne peut pas sentir bon comme ça.

SŒUR - Parce que la colère, c'est peut-être seulement l'engrais. Comme le fumier. Ça pue, le fumier. Mais ça permet aux plus belles fleurs, aux plus belles plantes de pousser.

FRÈRE - Tu cherches à m'embrouiller.

SŒUR - Pas du tout. Je dis juste qu'il ne faut peut-être pas creuser pour enterrer les choses, mais pour les planter. Que si on plante tout ça, on fera peut-être pousser de plus belles choses, toi et moi.

FRÈRE - ... Et comment est-ce qu'on fait, ça ?

SŒUR - Faut inventer. On creuse un trou, d'accord. Et après... Après, on met dedans tout ce qu'on ne veut pas ; ou au contraire, quelque chose qu'on voudrait.

FRÈRE - Et comment est-ce qu'on fait ça ?

SŒUR - Ben... on l'écrit sur un bout de papier, par exemple. Ou on le dit.

FRÈRE - J'écris pas, moi.

SŒUR - Alors, tu dis. Tu trouves les mots, et tu le dis.

FRÈRE - Et après ?

SŒUR - Après, on rebouche. Et on arrose.

FRÈRE - N'importe quoi !

SŒUR - On arrose, bien-sûr, oui, on arrose, c'est important.

FRÈRE - On arrose nos pensées ?

SŒUR - Oui. Pour en prendre soin. Pour ne pas les oublier. C'est important, très important, de prendre soin des pensées importantes si on veut qu'elles se réalisent, ces pensées.

FRÈRE - ... Et qu'est-ce que ça donnerait, par exemple, ces pensées à planter ?

SŒUR - Par exemple, tu pourrais crier dans le trou que tu en as marre, que tu es fatigué et que tu ne veux pas vivre ça, plus tard, avec la personne que tu aimeras.

Il rit.

Elle sourit.

FRÈRE - Tu es un petit peu folle toi quand-même, non ?

SŒUR - Je ne crois pas, non.

FRÈRE - Si.

SŒUR - Plus folle que quelqu'un qui creuse des trous pour les reboucher ?

FRÈRE - Ok.

SŒUR - Tu veux une limonade ?

FRÈRE - Tu en as fait ?

SŒUR - Quand je t'ai vu creuser comme ça depuis une heure en plein soleil, je me suis dit que ça te ferait du bien, une limonade.

FRÈRE - Tu vois, ça c'est de l'amour à planter. Pas de l'amour à enterrer.

SŒUR - Faut bien que je serve à quelque chose moi aussi, dans ton jardin à cultiver.

FRÈRE - J'en veux bien, oui, de ta limonade.

Il pose sa pelle et tend la main à sa sœur.

Ils rentrent à la maison.

FIN



THÉÂTRE
CATHERINE VERLAGUET



Classe de 6^eD
Collège Nicolas-Tronchon
à Saint-Souplets

ENTERER NOS COLÈRES

CHŒUR

- J'ai enterré ma haine et ma colère et planté en mon cœur une fleur.
- J'ai enterré des souvenirs pour ne pas les oublier.
- J'ai planté des tulipes pour faire pousser la joie et ne plus jamais être triste.
- Moi, j'enterre toute ma colère dans ma chambre.
- Je plante ma famille, mes souvenirs, tout ce que j'aime garder auprès de moi.
- Je fais pousser un arbre à rougail saucisses, la paix, l'amour et le bonheur pour les distribuer aux quatre coins du monde.
- On plante de la joie.
- On enterre la colère et la tristesse.
- On fera pousser l'amour.
- Moi, j'enterre ma peur.

CHŒUR I

Colère comme le tonnerre,
rouge comme le sang,
brun comme du chocolat noisette,
la peau bronzée comme un grain de café,
fatigué comme toute la classe après avoir fait du sport,
triste comme un saule pleureur,
c'est le frère.

CHŒUR 2

Belle comme un rayon de soleil,
blonde comme une pomme golden,
elle peut être gentille comme une mirabelle ou avoir un sale caractère
comme les pépins dans les raisins,

petite comme un fermoir de boucle d'oreille,
douce comme un plaid,
mince comme une baguette de pain,
les yeux verts poires,
c'est la sœur.

|

SŒUR - J'ai fait de la limonade.T'en veux ?

FRÈRE - Hier, c'était...

SŒUR - Avec des glaçons ?

FRÈRE - Je veux bien.

SŒUR - T'avais quelque chose à me dire ?

FRÈRE - Laisse tomber.

SŒUR - Je t'écoute !

FRÈRE - Je vais chercher ma pelle.

SŒUR - Sérieusement, tu vas retourner creuser ?

FRÈRE - Tu veux que je fasse quoi d'autre ?

SŒUR - Me parler.

FRÈRE - Tu m'écoutes pas.

SŒUR - Je t'écoute.

FRÈRE - Hier, c'était mon anniversaire. Et tu ne me l'as pas souhaité.

Ni papa, ni maman.

SŒUR - Papa m'a appelée, et...

FRÈRE - Mais c'est pas grave.

SŒUR - Ils sont allés voir un...

FRÈRE - Délicieuse ta limonade !

SŒUR - On pourrait...

FRÈRE - Quoi ?

SŒUR - Aller voir maman et papa et leur dire ce qu'on ressent. Surtout toi : tu fais ta tête de larmes.

FRÈRE - Oh, c'est bon ! C'est pas la peine d'en rajouter.Tu me casses la tête.

SŒUR - Tu vois, on fait pareil que nos parents.

FRÈRE - Ils sont adultes, eux.

Je t'ai dit que j'aimais les chats ? Faudrait qu'on demande aux parents d'en adopter un. Ah ! Non, c'est vrai : t'es allergique aux chats. Hier, j'en ai croisé un.

SŒUR - Je suis allergique aux chats.

FRÈRE - Il faisait des pirouettes.



SŒUR - Si tu apprécies ma limonade.

FRÈRE - Ou sinon, un chien.

SŒUR - Je te donne la recette.

FRÈRE - Écoute, tu es sûrement trop jeune, mais... je dois te dire la vérité.

SŒUR - Tu prends quatre citrons que tu vas presser.

FRÈRE - En ce moment, c'est compliqué entre les parents.

SŒUR - Après, tu rajoutes de l'eau et du soda.

FRÈRE - Ils vont...

SŒUR - Tu peux ajouter du sucre (c'est bien meilleur avec) !

FRÈRE - Tu sais ce que c'est, deux droites parallèles ? Eh bah c'est un peu ça, mais en plus compliqué.

SŒUR - Tu peux aussi la personnaliser.

FRÈRE - Tu comprends probablement pas ce que je dis...

C'est plus dur que prévu à annoncer.

SŒUR - D'habitude, je rajoute une touche de grenadine. Mais là, j'avais peur que ça te déplaise.

FRÈRE - Ils ne se plaignent...

SŒUR - Et après, tu la mets au frais ! C'est meilleur de la boire fraîche.

FRÈRE - C'est pour ça que... enfin, que je creuse des trous.

SŒUR - J'ai fait des biscuits aussi.

FRÈRE - Si j'essaye de t'expliquer, c'est parce que nous aussi on est dans l'histoire.

SŒUR - Papa me l'a dit, que c'était fini. Que ça n'allait plus.

FRÈRE - L'amour, ça sert à rien. Ça crée juste des problèmes.

SŒUR - Ça fait six semaines qu'ils sont séparés. Papa regarde les maisons à vendre.

Est-ce qu'ils ne peuvent pas juste s'ignorer ? On n'a rien demandé de tout ça, nous !

Arrivée de la mère.

MÈRE - Ah ! J'en ai marre de votre père. Je lui ai demandé de sortir la poubelle il y a plus d'une heure, mais il m'écoute à peine. Si ça continue, je vais rappeler l'avocat. Il va voir qui rira le dernier. Il ne fait pas de sport, il boit, et il n'a même pas le permis. Je vais demander le divorce. C'est quoi déjà le numéro de l'avocat ? Je vous jure, j'en ai marre, marre ! J'ai l'impression d'être toute seule tout le temps. Et en plus, ses chaussettes sales traînent sur le canapé.

Arrivée du père.

MÈRE - J'en peux plus de toi. Je pense que la meilleure chose à faire, c'est de di-vor-cer !

PÈRE - Pour une fois que votre mère a une bonne idée !

Les parents sortent en se disputant.

SŒUR - Viens, on va se remettre à creuser.

FRÈRE - On va planter un cerisier.

SŒUR - Il faudrait qu'on construise une cabane dedans.

FRÈRE - Comme ça, on pourra faire notre propre confiture.

SŒUR - Avec des toilettes, des lits...

FRÈRE - Et aussi, un citronnier.

SŒUR - On achètera un télescope.

FRÈRE - Pour que tu me fasses de la limonade.

SŒUR - On accrochera une tyrolienne depuis ma chambre jusqu'à la cabane.

FRÈRE - Toi, moi.

SŒUR - Et les parents ?

Quand ils se crieront dessus, on ira là-bas.

FRÈRE - On pourrait planter des salades aussi.

SŒUR - Inviter des copains. Et papi et mamie.

FRÈRE - Les salades, on n'est pas en train de se les raconter, hein ?

SŒUR - Non. Juste toi et moi.



2

FRÈRE - Nos parents se sont séparés un mois après toutes ces disputes.

SŒUR - On était un peu triste avec mon frère ; ça nous faisait mal de voir que nos parents ne s'aimaient plus, mais on était aussi contents car on ne les voyait plus se disputer. On va les voir une semaine sur deux.

FRÈRE - Je n'ai plus la même complicité qu'avant avec mes parents.

Ils ont chacun trouvé un compagnon. Au début, c'était dur à avaler, mais au final c'est passé.

SŒUR - On les aime toujours tous les deux ; on aime passer des moments avec chacun.

FRÈRE - J'ai réussi à réaliser mon rêve : ouvrir mon propre restaurant gastronomique. Ma sœur est devenue architecte à force d'améliorer notre cabane.

SŒUR - Avec mon frère, on se parle toujours de tout, c'est très drôle. Il continue de creuser des trous quand ça ne va pas, et je lui fais de la limonade après.

FRÈRE - J'ai une petite amie. Au début, j'avais très peur de l'amour, mais grâce à ma sœur, j'ai eu confiance en moi. Elle aussi, a un petit copain. Quand je lui dis : fais attention, il pourrait t'arriver comme à papa et maman ; elle me répond :

SŒUR - C'est bon, tu me fatigues !

Ils rient.

FRÈRE - Il y a deux ans, papa a eu un cancer. C'était la première fois depuis longtemps que je voyais maman s'inquiéter pour lui.

SŒUR - Aujourd'hui, mes parents se parlent. Ils se considèrent amis.

FRÈRE - Il n'y a pas longtemps, j'ai été avec ma sœur à notre ancienne maison. Notre cabane a un peu pris la poussière, nos fleurs ont fané, comme l'amour qu'il y avait entre nos parents.

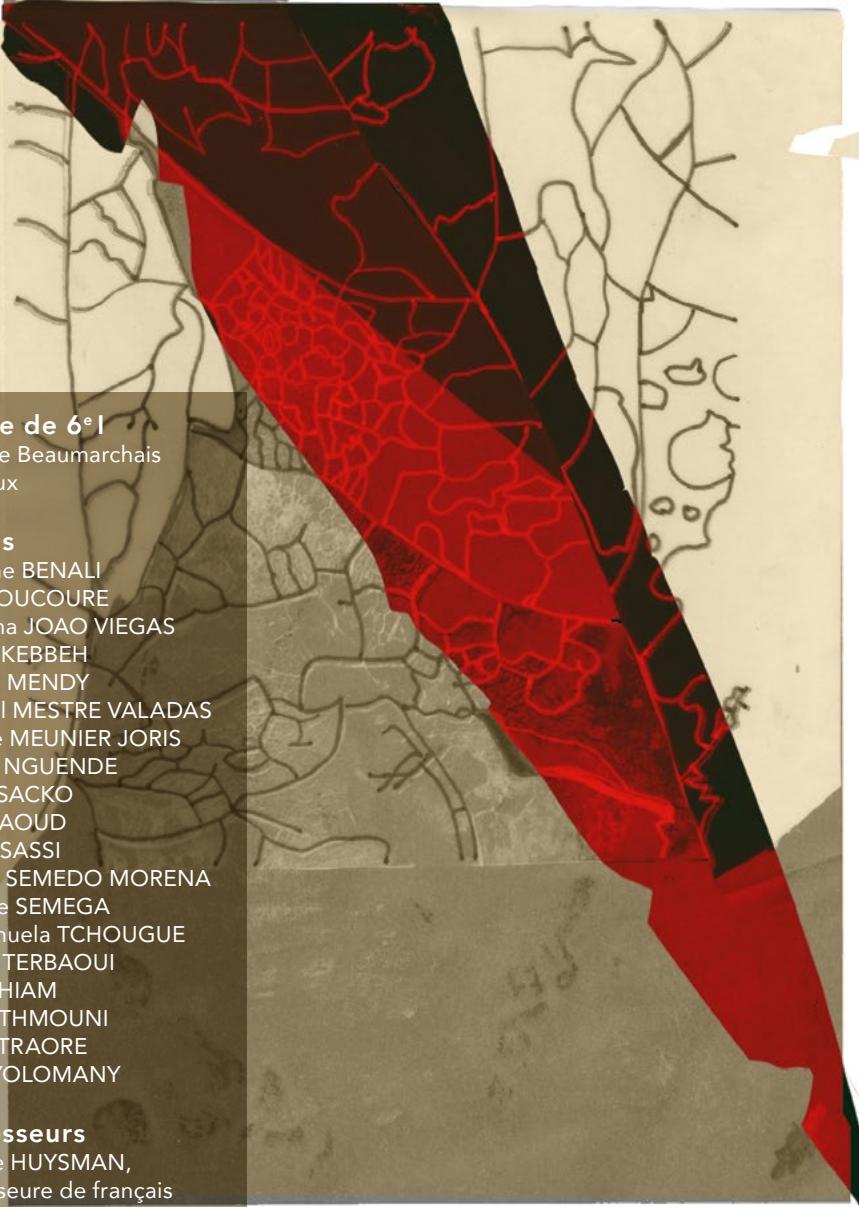
SŒUR - Mais on voit bien que ça a été joli.





THÉÂTRE

Collège Nicolas-Tronchon à Saint-Soupplets



Classe de 6^e I
Collège Beaumarchais
à Meaux

Élèves

Yasmine BENALI
Lala DOUCOURÉ
Lauriana JOAO VIEGAS
Seybo KEBBEH
Solène MENDY
Gabriel MESTRE VALADAS
Timoté MEUNIER JORIS
Anissa NGUENDE
Mody SACKO
Amir SAoud
Ranim SASSI
Mathis SEMEDO MORENA
Chekne SEMEGA
Emmanuela TCHOUGUE
Ismaël TERBAOUI
Tako THIAM
Kenza THMOUNI
Alpha TRAORE
Eden YOLOMANY

Professeurs

Jeanne HUYSMAN,
professeure de français
Yann FOLENS,
professeur de lettres
classiques

Pascale Petit / IMAGINE

DÉCOR ET PERSONNAGES

Dans un endroit quasi-désert, Timur est assis sur une grande pierre.

Lugul, mains dans les poches, arrive. Il regarde quelques instants Timur et vient s'asseoir derrière lui si bien qu'ils se retrouvent dos à dos.

LUGUL - Serais-tu en train de méditer, Timur ? Ça fait des heures que tu ne dis rien, les yeux plongés dans je ne sais quel trou sans fond.

TIMUR - Je ne médite pas, Lugul. Je suis triste.

LUGUL - Et tu es triste comment, Timur ? Très triste ?

TIMUR - Je suis triste... autant que Samar est triste.

LUGUL - Samar est triste, tu dis... triste comment, Timur ?

TIMUR - Triste autant qu'Amir est triste. Et que Mirza est triste, aussi. Et tous les autres.

LUGUL - D'accord, Timur, vous êtes tous tristes. Mais cela ne me dit pas pourquoi vous l'êtes tous autant, Timur.

TIMUR - Tu dois pourtant bien t'en douter. Depuis que notre terre a brûlé avec notre jardin, nous sommes tous comme elle : désolés.

LUGUL - Je comprends. Mais, n'y a -t-il rien de mieux à faire que d'être tristes, Timur ?

TIMUR - Non, Il n'y a rien d'autre à faire... que d'être tristes comme un puits sans fond. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est de notre faute si tout a brûlé.

LUGUL - De votre faute ? De votre faute, vraiment ? Comme tu y vas. N'est-ce

pas plutôt à cause de la foudre et de l'orage que la terre a brûlé ? N'est-ce pas le jujubier avec ses grandes feuilles qui s'est embrasé ? N'est-ce pas le vent qui a emporté le feu avec une intensité qu'on n'avait jamais vue auparavant ?

TIMUR - Je sais tout ça. Mais, c'est de notre faute si l'incendie a gagné toute notre terre si vite. Nous n'étions pas là pour l'empêcher de se propager. Nous étions ailleurs.

LUGUL - Je crois, Timur, que tu te donnes trop d'importance. Et que toi, Samar, Amir, Mirza, vous donnez trop d'importance à votre tristesse, aussi. Beaucoup trop. Ce qui devait arriver, devait arriver. On n'arrête pas la foudre. On n'arrête pas le feu si on n'est pas la rivière. On n'arrête pas le vent si on n'est pas un géant.

TIMUR - Je me demande comment tu fais pour ne pas partager notre tristesse, Lugul.

LUGUL - Ça ne servirait à rien de la partager. Elle serait toujours aussi grande. La tristesse envahit tout. Elle envahit le présent. Elle envahit le futur. Et elle envahit même le passé. Elle envahit le ciel et la terre. C'est l'eau qui éteint le feu quand on a besoin de feu. C'est le mur entre deux personnes. Je préfère penser avec des mots et des images que de me laisser aller à la tristesse. N'as-tu pas appris que ce qui pouvait être un malheur aujourd'hui, pouvait être une chance demain ?

TIMUR - Je ne vois pas quel bonheur pourrait renaître d'un tel malheur, Lugul.

LUGUL - Dis-moi, Timur, que penserais-tu, d'un homme pauvre et désolé qui voit arriver un jour chez lui un beau cheval ?

TIMUR - Je penserais qu'il a de la chance.

LUGUL - Et que penserais-tu, si le lendemain, l'homme, se levant, découvrait que le cheval est parti ?

TIMUR - Je penserais qu'il n'a pas de chance.

LUGUL - Et que penserais-tu si le lendemain, il n'y avait pas UN cheval revenu, mais... 20, tous plus magnifiques les uns que les autres !

TIMUR - Je penserais qu'il a sacrément de la chance !

LUGUL - Et que penserais-tu si le lendemain, un des chevaux blessait le fils de cet homme si gravement qu'il en perdrait malheureusement sa jambe ?

TIMUR - Je penserais qu'il n'a vraiment pas de chance.

LUGUL - Et que penserais-tu, Timur, si le lendemain, la guerre éclatait et que tous les fils devaient partir à la guerre sauf un homme : le fils blessé de cet homme ?

TIMUR - Je penserais qu'il a finalement de la chance.

LUGUL - Tu vois, Timur, les choses arrivent et parfois l'on est heureux et

parfois on ne l'est pas sans qu'on y puisse vraiment grand-chose. Et ce qui est un malheur aujourd'hui peut être une chance demain. C'est la même chose pour notre jardin. (*Il se lève.*)

Laisse-moi te raconter une petite histoire, Timur. Au moins, elle te divertira un instant de ta tristesse et te fera réfléchir.

TIMUR (*qui reste assis*) - Je t'écoute, Lugul.

LUGUL - Tu te souviens de cette vieille armoire noire que je n'ouvrais jamais au fond de l'appentis ?

TIMUR - Oui, je m'en souviens très bien.

LUGUL - Eh bien, un beau jour, j'ai décidé de l'ouvrir et de la ranger. J'en ai sorti tout un bric-à-brac inutile. Et tout au fond, j'ai trouvé quelque chose...

TIMUR - Dis-moi, Lugul. Dis-moi ce que tu as bien pu trouver.

LUGUL - J'ai trouvé un grand bocal transparent, très long, couché au fond d'une étagère. Il n'aurait pas pu tenir verticalement dans l'armoire. Il n'était pas vide.

TIMUR - Et qu'y avait-il donc à l'intérieur ?

LUGUL - A l'intérieur, il y avait...

TIMUR - Mais quoi donc, Lugul !

LUGUL - Il y avait... un arbre...

TIMUR - Un arbre ?!

LUGUL - Un arbre. Un petit arbre. Il avait grandi tout seul dans un peu de coton devenu tout sec. Je suppose qu'il avait eu un peu d'eau au début. Une grande tige sorti d'une graine.

TIMUR - Un arbre magique ?

LUGUL - Non. Ou tous les arbres le sont... C'était un petit avocatier. Il avait grandi dans le noir. Il n'avait eu besoin de personne. Ou presque.

TIMUR - Comment donc était-il arrivé là ?

LUGUL - C'est ma fille qui avait déposé la graine enveloppée dans du coton humide et qui avait fourré le bocal au fond de l'armoire. Elle avait l'habitude de semer quantité de graines dans des pots. Ça lui plaisait beaucoup de voir la naissance des pousses et la rapidité avec laquelle pouvait croître une plante.

TIMUR - Une petite jardinière qui s'affairait beaucoup. Je me souviens ! Qui courait partout. Haute comme trois pommes. Mais qui ne prenait pas toujours soin de ses plantations apparemment...

LUGUL - C'est juste. Mais tu vois, Timur, la graine avait germé alors que ma fille l'avait complètement oubliée dans ce bocal. Et cet arbre est né. Dans la solitude. La patience. La persévérance. La certitude qu'il y arriverait. Je crois que si je ne l'avais pas trouvé, ce petit arbre aurait fini par sortir de son bocal et de son armoire tout seul...



TIMUR - C'est incroyable.

LUGUL - Ce n'est pas si incroyable, Timur. C'est la force de la nature. Et on a déjà vu plus d'une fois des arbres renaître des plus grands incendies. Ils ont des racines profondes cachées dans le noir de la terre. Et certains arbres n'attendent même que ça : qu'un feu arrive et qu'une chaleur extraordinaire libère leur graine qui ont besoin de cette intensité pour se libérer.

TIMUR - Oui. Mais il en faudra du temps pour que je puisse de nouveau entendre le bruit du vent dans les arbres et respirer le parfum de mes fleurs.

LUGUL - De TES fleurs ?... Sont-elles vraiment à toi ?

Un temps.

TIMUR - Ferme plutôt les yeux. (*Timur s'exécute.*) Et maintenant imagine le tableau que tu ne verras jamais mais qui existera quand même. Imagine-le comme si tu le dessinais. C'est la seule façon d'aller plus vite que le temps. Imagine la boule de feu du soleil, l'aube... la lumière sur la haute frondaison d'arbres devenus vieux... (*Lugul parle en dessinant dans l'air ce qu'il dit – comme s'il était... un chef d'orchestre.*) Et surtout : n'oublie aucune goutte de rosée !

Un temps.

Timur, arrête de te donner tant d'importance. Et fais confiance à la vie. Avec toi ou sans toi, l'arbre pousse. Ne cultive pas la tristesse. Cultive les images et les histoires. Va plutôt raconter la fable des chevaux et celle de la petite graine à Mirza puisqu'elle est triste. Qu'elle les raconte à Amir. Et Amir à Samar... Et la vie sera mieux.

Timur ouvre les yeux et se lève.

FIN



Classe de 6^e
Collège Beaumarchais
à Meaux

VOISINS, VOISINES

DÉCOR ET PERSONNAGES

La scène se passe dans un jardin, avec, par ordre d'apparition : LE JARDINIER, LA VOISINE, CORBAC, LA PIE, LA TAUPE, L'ARAIGNÉE, LE LAPIN, LE HIBOU, L'ÉCUREUIL, LES NAINS DE JARDIN



THÉÂTRE

Collège Beaumarchais à Meaux

SCÈNE I

Un jardinier travaille fièrement à son jardin. Sa voisine dont il est amoureux, survient.

LA VOISINE - Bonjour !

LE JARDINIER - Bonjour !

LA VOISINE - Votre jardin est bien beau ! Ça fait longtemps que vous vous en occupez ?

LE JARDINIER - Ça fait six ans ! Et cette année, mon travail porte enfin ses fruits. J'ai de tout, du plus petit fruit au plus grand, de la noisette à la citrouille ! Et vous avez vu toutes mes fleurs ? Vous venez faire un tour ?

LAVOISINE (s'avancant) - Oui, mais vite, je suis pressée. C'est tellement magnifique. Où que je regarde, je vois plein de couleurs flamboyantes. Mais... là-bas, ça n'a pas l'air très...

LE JARDINIER (bégayant, gêné) - N'y prêtez pas attention. Admirez plutôt mon cerisier ! J'en suis très fier. Mais les animaux me causent bien du souci, ils me saccagent tout, j'aimerais bien m'en débarrasser. Toutes ces limaces et ces papillons ! Et ce soleil qui tape trop fort !

LA VOISINE - Hum... Je crois que je ne vais pas être d'accord avec vous ! Mais, on en reparlera la prochaine fois. Je dois filer !

SCÈNE 2

Le soir. Les animaux se sont réunis dans le terrier des lapins.

CORBAC - MOUHAHAHA ! Chers compagnons ! Cela fait des jours que nous n'avons pas profité du jardin ! Y en a marre ! Il est à nous ! On va se venger de ce jardinier ! Je vais vous dire à chacun ce que vous allez faire ! Compris ?

TOUS LES ANIMAUX ENSEMBLE - Oui chef !

CORBAC - MOUHAHAHA ! Toi, la taupe, tu t'occuperas de faire plein de trous et de bosses dans le jardin. Et toi, la pie, tu voleras les clés de la cabane à outils !

LA TAUPE, LA PIE - Oui, chef !

CORBAC - MOUHAHAHA ! Toi, l'araignée, tu recouvriras le jardin de tes toiles et tu enrouleras les nains de jardin : ils sont de mèche avec le jardinier. Toi, le lapin, tu t'occuperas des carottes : tu vas toutes les croquer !

L'ARAINÉE, LE LAPIN - Oui, chef !

CORBAC - MOUHAHAHA ! Toi, le hibou, tu piquerás les fruits rouges et tu les étaleras partout dans le jardin !

LE HIBOU - Oui, chef !

CORBAC - Rendez-vous à 3 heures du matin pour la mission « mise à sac du jardin ». Pensez aux cagoules !

SCÈNE 3

De bon matin, le jardinier a découvert son jardin ravagé. Il est en pleurs. L'apercevant, sa voisine accourt.

LA VOISINE - Mon cher voisin, que vous arrive-t-il ?

LE JARDINIER - Vous ne voyez pas ! On a dévasté mon jardin !

LA VOISINE - Mais qui cela peut-il être ?

LE JARDINIER - Vous, peut-être !

LA VOISINE - Mais enfin ! J'adore votre jardin ! Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Menons l'enquête ! (*LE JARDINIER manque de tomber à cause d'un trou.*) Vous pensez sérieusement que j'aurais pu faire tous ces trous ?

LE JARDINIER - Je ne sais pas...

LA VOISINE - Voyez cette empreinte de pas ! Elle est minuscule, vous voyez bien que ce ne peut être moi.

LE JARDINIER - C'est juste.

LA VOISINE - Et ces allées toutes rouges ! Si j'avais marché dedans, j'aurais mes souliers encore tout rouges ! Et toutes ces toiles, comment voulez-vous que je fasse une chose pareille ?



LE JARDINIER - Oui c'est vrai. Mais alors, qui ça peut donc être ?

LA VOISINE - Ce sont sûrement les animaux. Regardez, on dirait bien des empreintes de pattes de hibou. Il a peut-être écrasé les fruits rouges puis a marché partout. Et ces trous : la taupe. Et ces toiles envahissantes : une araignée.

LES NAINS DE JARDIN - Nous confirmons ! Nous nous sommes fait enrouler de toiles par les araignées !

LE JARDINIER - Dans ce cas, ils ne perdent rien pour attendre.

Il part d'un pas décidé.

SCÈNE 4

Le jardinier dispose dans son jardin quantité de pièges, épouvantails, jets d'eau, etc. sous les yeux de sa voisine.

LA VOISINE - Que faites-vous ?

LE JARDINIER (énervé) - Je mets des pièges contre les animaux !

LA VOISINE - Vous êtes-vous demandé pourquoi ils avaient fait ça ? Il faudrait discuter avec eux.

LE JARDINIER - Hors de question ! Ils ont saccagé mon jardin, le travail de plusieurs années ! Ils avaient de mauvaises intentions, c'est tout !

LA VOISINE - Vous êtes sûr de ce que vous vous apprêtez à faire ?

LE JARDINIER - Bah... Vous avez une meilleure idée ?

LES NAINS DE JARDIN (se réveillant tout à coup) - Oui ! Nous en avons une : nous proposons un procès des animaux en bonne et due forme !

SCÈNE 5

LE NAIN DE JARDIN 1 - Qu'on fasse entrer les accusés !

Ils entrent un par un.

LA TAUPE - Je n'aime pas les procès...

CORBAC - J'ai d'autres chats à fouetter... MOUHAHAHA !

LE HIBOU - Chut ! J'ai envie de dormir.

LE LAPIN - J'ai des carottes à grignoter.

LA PIE - Je n'ai rien fait !

L'ARAIgnée - J'ai une toile à finir, moi !

L'ÉCUREUIL - Arrêtez de nous chercher des noises !

LE NAIN DE JARDIN 2 - Silence ! Vous êtes accusés d'avoir mis à sac le jardin. Vous avez mangé quatorze carottes, huit salades, fait sept trous dans l'herbe, vous avez sali les allées et volé les clés de la cabane à outils.

LE JARDINIER - Oui, tout est vrai ! Ils ont réduit à néant mon travail ! Qu'ils soient condamnés à l'errance sur plusieurs générations.

LA VOISINE - Raisonnez-vous ! Pensez à eux : ils n'ont pas d'autre endroit où vivre. Sans compter que votre jardin mourra sans eux.

LE JARDINIER - Je n'ai pas besoin d'eux !

LA TAUPE - Comment ça ?! Je mange tous les insectes !

L'ARAIgnée - Moi aussi !

L'ÉCUREUIL - Grâce à moi, en automne, il n'y a plus de noisettes qui traînent !

LE HIBOU, LA PIE - Jour et nuit, nous chantons pour vous.

CORBAC - MOUHAHAHA !

LE NAIN DE JARDIN 1 - Silence !

LA VOISINE - Pourquoi ne pas vous réconcilier ?

LE JARDINIER - Hors de question !

LE NAIN DE JARDIN 2 -Silence ! Puisque personne n'est d'accord, vous, les animaux, devrez réparer vos dégâts et vous, le jardinier, devrez apprendre à vivre en bonne intelligence avec les animaux. Le jardin est à tout le monde : à l'homme qui le bine, à l'abeille qui le butine, à la taupe qui fouine, à la pie cabotine, au lapin qui chemine...

LA VOISINE (*l'interrompant*) - Et à la... voisine !





Classe de 6^eE
Collège Camille-Saint-Saëns,
à Lizy-sur-Ourcq

Élèves

Sylviana BELANGA
Abdessalem BENNACEUR
Maëlys CHARLOTTE
Océane COTTRAY
Arthur DELARGILLIÈRE
Rose DORRYHEE
Tyler DUVAL VOLTON
Kylian FERNANDES
Rokia FOFANA
Lilou FOURNIER-LESURE
Mathys GOULAS
Kaylia HIVART-PATIN
Ilyes LAMOUCHI
Yohann LASSALLE MASSON
Luka LECONTE
Alexandre PARRET
Eddy PERRIER
Abbabella PONS SAAVEDRA
Nolann PRUDENTOS
Nayah SU
Ines TAYEB
Jade UNICA

Professeur

Guénolé LE BESCOND,
professeur de français

Nicolas Girard-Michelotti / MIA ET
LA CRÉATURE AUX
FLEURS DE RÉGLISSE

1.

Cette nuit-là,
la plante qui occupait les pensées de papa
avait encore grandi de trente centimètres.

Cette croissance si rapide ne l'émerveillait plus.
Elle l'inquiétait, au contraire.
Il l'appelait
la créature,
parce qu'en dépit des nombreuses recherches
qu'il avait faites sur internet,
ou dans les livres de botanique,
papa avait échoué à identifier son espèce.

Je voyais bien
malgré mon âge
qu'il n'était pas tranquille et dormait mal.
Alors, moi je disais *papa*,
arrête de t'en faire
C'est rien qu'une plante.

Il répondait : *tu as raison*,
mais continuait de l'épier à travers la fenêtre.

2.

Jusqu'au jour où était apparue la créature,
papa n'avait jamais éprouvé de méfiance
pour les êtres qui peuplaient son jardin.
Et ne chassaient pas de bon cœur
ce qu'on appelle « les mauvaises herbes ».

Les weekends où je dormais chez lui,
combien de fois il me disait,
alors que j'étais dans ma chambre :
Mia, viens voir.
Combien de fois il me criait :
Mia regarde !
Ça vient de fleurir.
Tu sens comme ça sent bon ?

Et j'étais heureuse d'être là.
Chez maman,
on ne me laissait rien faire,
à cause des précautions
conseillées par les docteurs.
On croyait que j'étais en sucre
et qu'un rien suffirait à me casser.

Chez papa,
je courais,
je grimpais aux arbres.
Et si des bleus
apparaissaient parfois sur mes genoux,
lui n'en faisait pas toute une histoire.
Alors quand il criait :
Mia, viens voir !
je descendais les escaliers à toute vitesse,
trois marches par trois marches,
et, souvent pieds nus,
le retrouvais dans le jardin.
Des petites bêtes grimpaien aux herbes,

des petites bêtes s'échappaient des corolles,
ça bourdonnait dans les oreilles.

– *C'est les genêts d'Espagne.
Quand on renifle on sent l'été qui vient.
Quand tu étais petite, tu te souviens,
je t'emménais te baigner dans l'étang
Au bord de l'eau, partout,
il y avait des genêts comme ceux-là.*

– *Et ça ? Qu'est-ce que c'est ?*

– *À ton avis ?*

Et je regardais l'étrange plante vert-de-griséée
dont les tiges finissaient en une grappe
qui ressemblait à un épép de blé, en plus gros,
ou à un ananas miniature et pas mûr,
orné de pétales mauves, dressées vers le ciel.

– *Aucune idée. Bizarre, ça sent la lavande.*

Et il passait les mains dans mes cheveux.

– *C'est normal. C'est de la lavande. Lavande papillon.*

Il était très content de m'apprendre ces choses-là.

Il était fier de son jardin.

Le seul endroit au monde où il pouvait être en paix, il disait.

Le seul endroit où personne ne viendra me -

et, amer, il disait un mot qu'il ne faut jamais dire.

Oui depuis son divorce avec maman,
je n'avais jamais vu papa aussi heureux
qu'accroupi, les mains pleines de terre,
son drôle de chapeau de paille sur la tête.

À tout cela,
la créature avait mis fin ;
elle qui avait poussé ici



on ne savait comment,
et qui grandissait,
grandissait à vue d'œil.

3.

Engagée pour trois mois dans un autre pays
où il pleut tout le temps,
maman m'avait déposé chez papa,
craignant qu'une chambre trop humide
soit mauvaise pour mes poumons.
Alors cette année-là,
c'était réglé,
j'allais passer la fin du printemps et l'été avec lui,
où il fait presque toujours bon.
J'étais contente de retrouver ma chambre,
et heureuse de pouvoir assister
à l'évolution du combat secret qu'il menait avec la créature,
sa nouvelle adversaire.

Un matin,
alors que je jouais dehors,
et composais, pour la cuisine,
un bouquet de Silènes d'Italie et de coquelicots,
une odeur de réglisse m'attira.
C'était la créature en fleurs.
Des fleurs blanches, éclatantes.
Ma bouche se mit à saliver.
J'arrachai un pétales
et le portai à mes lèvres.
En mâchant, je fus d'abord surprise
par le goût, très sucré.
Mais bientôt,
il me sembla que ma bouche prenait feu.
Je courais à la salle de bain,
et je tirais la langue :
elle était pleine de boutons blancs.
Une heure plus tard,
j'étais au lit,

frappée par une fièvre
qui ne finirait pas.

Le soir,
mon père appliquait sur mon front un gant de toilette mouillé.
Autour de ses ongles,
je pouvais voir la chair à vif de ses doigts.
Il se rongeait les peaux.

– *Tu ne dois rien dire à maman.*
Il ne faut pas l'inquiéter. D'accord ?

Puis, il semblait dire pour lui-même :

– *Je vais nous débarrasser de cette plante, ne t'inquiète pas.*
– *Papa, il ne faut pas la tuer.*

Il restait silencieux.

– *Jure-moi que tu ne lui feras pas de mal.*
Ce n'est pas de sa faute, si je suis trop curieuse.
– *Je la replanterai ailleurs. Maintenant dors.*

Un après-midi, somnolente,
j'entendis de grands coups de pioche.
Mon père essayait
de toutes ses forces
d'arracher la plante.

Peut-être voulait-il alors pour de bon la déterrer toute entière
pour lui trouver un autre habitat, loin du jardin, loin de nous.
Mais je sus en me réveillant
qu'il ne l'avait pas même soulevée un peu.
Ses muscles ne suffisaient pas.
Il aurait fallu le secours d'une machine.
Car si la créature nous semblait déjà haute,
à la surface,
nous ne soupçonnions pas l'épaisseur,
la dureté,
l'immensité de ses racines.



Sous nos pieds
son véritable corps s'étendait, grandissait.
C'était comme si
le jardin tout entier
était son territoire.
Il ne fallut pas attendre longtemps
pour que fussent révélés
les effets d'une présence si invasive.
Les feuilles du merisier se racornirent.
Les roses tombèrent,
comme des têtes
dont les tiges épineuses ne supportaient plus le poids.
Les genêts d'Espagne prirent la teinte du charbon.
L'herbe sécha.
La chair des tomates devint blanchâtre et sans goût.
Et le parfum de la lavande disparut.
Le royaume de mon père dépérissait.

Je me souviens,
il m'arrivait de rêver que le sol se fendait,
et que la maison,
secouée d'abord,
se rompait violemment,
broyée par des racines qui,
comme d'immenses tentacules,
se refermaient sur elle.

4.

Après avoir bu du whisky,
Ivre, mon père se précipita dans la remise,
puis vida un bidon d'essence
sur la créature qui nous avait rendus malades,
son jardin et moi.
Quand il craqua l'allumette,
il vit s'élever une robe de flammes.
Les feuilles disparurent les premières.
Et la chair de l'énorme tige
se fendit en crachant une écume verdâtre.

De l'air s'échappait de ses plaies
Quelques secondes,
ça sonna comme
le siflement d'une bouilloire.
Puis la plante se tut,
et mon père rentra dans la maison.

Le lendemain,
à la place du tas de cendres qu'il espérait trouver
en prenant son café les pieds dans l'herbe,
mon père vit se dresser la plante devant lui,
racornie, mais debout,
sur un lit de terre brûlée.
Pensant qu'il ne s'agissait-là
que d'un squelette de cendres, en équilibre,
qui s'effondrerait au premier souffle de vent,
papa s'empara d'une branche
et frappa d'un coup sec.
Secouée par le coup la plante fit tomber
l'amas de cendres qui l'étouffait.
À l'endroit où il avait frappé,
papa vit qu'il n'avait fait qu'une petite entaille.
Sous l'épiderme noirci par les flammes,
la chair était verte,
et plus vivante que jamais

Quelques jours plus tard,
des fleurs renaquirent.
Elles n'étaient plus blanches,
comme avant,
mais rouges. Rouges sang.
Papa n'était pas superstitieux,
mais, je voyais dans cette couleur
une menace en réponse au feu.
J'en étais maintenant certaine.
Elle avait conscience de nous.

J'ai pensé alors
que tout comme j'avais appris quelque chose de la plante



en la touchant,
elle aussi, en étant touchée,
avait découvert quelque chose de moi,
de mon odeur, de mon ADN.
Quelque chose de moi demeurait là,
contenu dans sa mémoire.
À travers la fenêtre,
depuis mon lit, à l'étage,
je regardais le soleil décliner.
Et je disais :

— *Je crois qu'elle sait qui nous sommes.*

Agenouillé près de mon lit, Papa se contentait de serrer doucement ma main.

— *Je crois qu'elle sait quand c'est moi qui passe près d'elle, et quand c'est toi.*
Je crois qu'elle nous distingue.

Et Papa m'embrassait la main.

— *Peut-être que,*
si on la laisse tranquille,
elle ne s'approchera plus de nous.

Il ne répondait rien. Je savais qu'il était perdu. Alors je parlais pour nous deux.

— *Quand j'irai mieux, j'aimerais bien retourner nager dans l'étang*

À cette phrase, il leva vers moi des yeux scintillants.

— *Oui. C'est une bonne idée.*
Tu iras mieux bientôt.
Il fera chaud.
On étouffera.
Et alors, on ira se baigner dans l'étang
Ce sera bien.
J'ai hâte.

Sous l'incendie du soleil couchant,
immobile, dans le jardin,
la créature écoutait nos paroles.

5.

Sans savoir pourquoi,
après de longs rêves,
de longues nuits à me retourner dans les draps,
je bondissais du lit, pleine d'énergie,
oubliant presque que la veille,
j'étais tout à fait incapable
de me dresser sur mes deux jambes.
J'avais très faim,
et une furieuse envie de courir.
C'est ce que je fis tout de suite,
après avoir avalé trois bols de céréales à la fraise.

Dans le jardin
la créature semblait avoir rétréci.

Cette impression se confirma quand,
le jour suivant,
elle avait encore perdu trente gros centimètres.

Le jour d'après, elle semblait s'être résorbée.

Et ainsi de suite,
comme les flaques qui, au soleil,
se rétrécissent peu à peu,
jusqu'à n'être plus qu'une goutte,
finalement évaporée,
la plante rapetissait, rapetissait, rapetissait.

Elle devint finalement si minuscule
que je la confondais avec les herbes
qui avaient repoussé autour de sa base.



Puis, avec une petite cuillère pointue,
je creusais la terre.

Je ne voyais pas les racines
dont mon père m'avait parlé.

Je plantais doucement les deux mains
autour de la plante.

Ça fit un doux bruit de craquement de terre.
J'adorais l'odeur de la terre.

J'adorais voir les vers se tortiller
quand on soulevait leur ciel de terre,
leur ciel de mousse ou de caillou.

La plante était là, dans mes mains pleines de terre.

Ce jour-là, on devait aller se baigner dans l'étang.
Je cachai la plante dans mon sac
et profitai de cette escapade pour l'enterrer,
parmi des herbes hautes,
et à bonne distance des genêts,
qui libéraient leur parfum d'été.

Les années qui suivirent,
je ne retombais plus malade.
Et la plante mystérieuse
ne fit plus jamais son retour.
Avec le temps,
mon père oublia cette histoire,
ou fit semblant,
osant même dire,
quand je voulais la raconter aux oreilles curieuses,
que sa petite Mia
avait trop d'imagination.



Classe de 6^eE
Collège
Camille-Saint-Saëns
à Lizy-sur-Ourcq

LE ROI PAUVRE ET LES ARBRES D'OR

- C'était un roi.
- Pauvre, impopulaire.
- Et dans sa chambre.
- Une chambre vide.
- Le roi pleurait.
- Il n'avait plus rien.
- Ou presque.
- Et retirait un à un ses bijoux, pour les laisser tomber dans un coffret en bois.
- Qu'il secouait, comme ça, pour entendre le bruit que ça fait, la misère.

LE SERVITEUR - Monseigneur ?

LE ROI - Tiens.

LE SERVITEUR - De quoi s'agit-il ?

LE ROI - De tout ce qu'il me reste.

LE SERVITEUR - Que dois-je faire de ce trésor ?

LE ROI - Vendez-le.

LE SERVITEUR - Cela va donc si mal ?

LE ROI - La dette est trop lourde.

- Et il vida une carafe de vin.

- Ce soir-là, le vent hurlait.

- Il faisait cogner les branches des arbres contre les fenêtres.

- Les hauts, les beaux arbres du jardin royal.

- Le plus bel endroit de la terre, je te jure.

- Le bout du bout des branches cognait tant ! On aurait dit que quelqu'un voulait absolument entrer.

- Ivre, le roi pauvre se dirigea vers la fenêtre, pour demander à la nuit de se taire.

- C'est alors que l'inouï arriva.

- Sous la forme d'un inconnu au visage lisse et transparent.



THÉÂTRE

Collège Camille-Saint-Saëns à Lizy-sur-Ourcq

LE VENT - Qu'est-ce que tu attendais ? Une heure que je fais cogner ces pauvres arbres contre ta fenêtre.

LE ROI - Qui. Qui. Qui me parle ?

LE VENT - Qui tu veux que ce soit ? Moi, le vent !

LE ROI - Est-ce que tu es un dieu ?

LE VENT - Tu as voulu faire plaisir à ton peuple en organisant je ne sais quels bals et festins en tout genre, tu as emprunté aux cinq royaumes, tu as parié, promis, perdu, et maintenant, te voilà ruiné.

LE ROI - Tu es venu te moquer de moi ?

LE VENT - Je suis venu pour te tirer d'affaire.

LE ROI - C'est impossible.

LE VENT - Écoute, par pitié pour toi, j'ai voulu semer une graine d'or dans ton jardin. Enrhumé, j'ai éternué au moment de la faire tomber : cent graines sont tombées de mon sac. Elles font pousser d'inestimables arbres. Un seul de ces prodiges suffira à te tirer d'affaire, si tu consens à travailler ensuite.

LE ROI - Comment le faire pousser ?

LE VENT - Quelle question bête ! Avec de l'eau, du soleil, de l'amour. Mais je te préviens. Un seul arbre ! Ne profite pas de mon étourderie. Je suis venu te porter secours, pas faire de toi l'homme le plus riche du monde.

LE ROI - C'est promis. Un seul arbre.

LE VENT - Tu trouveras une graine à un mètre au nord de ton cerisier blanc. Là-dessus, bon vent !

– *Et le vent sans visage disparut dans la nuit.*

– *À l'aube, le roi réveilla la jardinière et lui raconta tout.*

LE ROI - Un mètre au nord du cerisier blanc !

– *La femme n'en croyait pas un mot.*

LA JARDINIÈRE - Seigneur, nous manquons d'eau, les arbres, les plantes réclament tout notre soin sous peine de décrépitude, et vous souhaitez que j'arrose le sol nu ?

LE ROI - Oui. Et plus vite que ça.

– *Comme la jardinière refusait, on chargea un soldat de la besogne étrange.*

LE SOLDAT - J'ai fini !

– *En seulement quelques heures, un arbre massif, entièrement doré, et qui reflétait le soleil de midi, se dressa au centre du jardin.*

LA JARDINIÈRE - Alors ça !

LE ROI - Je vous l'avais bien dit !

– *Les branches de l'arbre se décrochaient sans effort. Une brindille valait une fortune.*

– *Le Roi fit couper le miracle en morceaux, épongea largement ses dettes auprès des royaumes voisins, et distribua le reste du trésor aux habitants.*

LE COMPTABLE - Qui veut un rameau d'or ? C'est un jour d'opulence. Un rameau par personne !

- *On acclama le roi : il avait regagné l'amour du peuple.*
- *L'histoire aurait pu s'arrêter là.*
- *Oui mais voilà.*
- *Enivré par tant de succès, allégé de tous ses soucis, le roi voulu donner à nouveau un grand bal.*
- *Le plus coûteux, le plusridiculement excentrique de l'histoire.*
- *Puis, ruiné de nouveau, on pouvait le voir s'arracher des cheveux dans sa chambre.*

LE ROI - Qu'est-ce que j'ai fait ? Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

LE COMPTABLE - Ne vous tourmentez pas ainsi. Il y a sous nos pieds une fortune infinie. Imaginez notre pouvoir; si l'on faisait pousser ne serait-ce que trois ou quatre de ces arbres.

LE ROI - J'ai promis au vent.

LE COMPTABLE - Quatre petits arbres ! Il ne s'en rendra jamais compte.

LE ROI - Oui, après tout, cinq arbres, qu'est-ce que c'est, dans un grand jardin comme le mien ?

LE COMPTABLE - Mettons une dizaine, et n'en parlons plus.

LE ROI - Dix, et pas un de plus.

- *Ils en firent naître trente.*

- *La jardinière, qui repoussait à coups de poings tous les éventreurs de la terre, fut enfermée dans un cachot.*

LE SOLDAT - Ça t'apprendra à mordre comme une hyène !

- *Les hommes du roi arrachaient le gazon, les légumes, les plantes, tout ce qui vivait hier encore.*

- *Dans le monde entier, il ne devait pas y avoir plus sinistre lieu, je te jure.*

- *Ils trouvèrent soixante-dix graines. Tout rond.*

- *Le jardin fut rebaptisé : le Jardin aux cent arbres d'or.*

- *Jamais, on ne put voir de royaume si riche.*

- *Et si pauvre à la fois.*

- *Oui, car il n'y avait plus rien à manger.*

- *Ni rien à boire.*

- *Les racines d'or buvaient toute l'eau de la terre.*

- *Les gorges, anoblies de merveilleux colliers, s'assoiffaient mortellement.*

- *Sous les étoffes exquises, la chair maigrissait.*

- *Et les enfants hurlaient.*

LES ENFANTS - On a faim ! On a faim !

LES SOLDATS - Calmez-vous, les marmots.

LES ENFANTS - Nos parents, ils se sont parés de vêtements grotesques, mais



nos assiettes, elles sont toujours plus vides ! Vos dernières brindilles d'or, vendez-les contre de la nourriture, vendez-les contre de l'eau !

– *Et on brandissait des branches d'or en guise d'armes.*

– *À la fenêtre, le roi hurlait.*

LE ROI - Soldats, matez la rébellion !

LES SOLDATS - Mais, Votre Majesté, c'est les enfants.

LE ROI - Et alors ?

LES SOLDATS - On va pas tirer sur les enfants !

LE ROI - Pourquoi ?

LES SOLDATS - C'est l'avenir du royaume.

LE ROI - Le royaume, c'est moi !

– *C'est alors qu'un soldat bien avisé jeta son arme.*

– *Puis un deuxième.*

– *Puis, tous les autres.*

– *Ce jour-là, le peuple entier se révolta contre le roi.*

– *On le fit descendre de sa tour.*

LE ROI - Qu'est-ce que vous faites ? Lâchez-moi !

– *On l'attacha au tronc fendu d'un arbre d'or.*

LE ROI - À l'aide ! À l'aide ! Ô vent, pitié, viens-moi en aide.

LEVENT - Tu oses t'adresser à moi ?

LE ROI - Je t'en supplie.

LEVENT - Trop tard, le roi.

– *Et le vent arracha d'un souffle les arbres d'or qui se dressaient encore, fièrement.*

– *Le jardin ressemblait désormais à un crâne chauve, constellé de creux et de croûtes.*

LES ENFANTS - Où est la jardinière ?

– *On demanda aux soldats de la libérer.*

– *Quand la femme, affaiblie, regagna le jardin dévasté, des larmes s'amassèrent dans ses yeux.*

– *Elle les écrasa d'une main.*

LA JARDINIÈRE - Au travail.

– *Les adultes vendirent aux voisins les biens qu'il leur restait.*

– *Contre des provisions.*

– *Des graines aussi.*

– *Trésors inestimables.*

LE COMPTABLE - C'est absurde.

LES ENFANTS - C'est le prix.

– *Une année s'écoula.*

– *Et deux autres.*

- On vit ressusciter le jardin nourricier.
- C'était, je me souviens : la République des enfants.
- Sous la présidence de la jardinière.
- On avait privé, quelques temps, les adultes du droit de vote.
- La sanction de leur cupidité.
- Et le roi déchu, au cerveau calciné par l'or, que faisait-il ?
- Il travaillait, comme tout le monde.
- Pour de bon ?
- Il faut bien !
- Oui, il semait, l'ancien souverain, comme chacun d'entre nous, les graines de l'avenir.



THÉÂTRE

Collège Camille-Saint-Saëns à Lizy-sur-Ourcq

**ENCADRÉS PAR
LEURS PROFESSEURS
DE PROJET
DE COMMUNICATION
ET DE PAO**
Athena BOUDER
Caroline LUMBROSO
Yassine MEDDEB HAMROUNI

MAQUETTE ET ILLUSTRATIONS

Élèves de première et terminale Artisanat et métiers d'art option communication visuelle plurimédia du lycée des métiers de la communication, de l'industrie graphique, de la maintenance industrielle et des systèmes numériques Alfred-Costes à Bobigny (93)

ICVA

Tuana ADAL
Kingsley BILEKO

Cheyenne BONGOSO-OMEONGA

Ghaly BOUHMALA

Erwan BROQUELAIRE

Yara DAHMOUL

Maéva DIAS

Maxime DIAZ

Cassandra EMIDOF

Noah FALÉMÉ

Angel FERNANDEZ

Tesnime HAJJAJI

Raff HENSMAN

Isabelle HERCULANO BRITO DE SOUZA

Hugo IBARA

Kaylia JETIL-HEROUI

Lenny-Teex LEMBA-DOUNA

Arthur LENOIR

Omar MAKITU NDOMA

Mohamed MIMOUN

Cristian-Mihai MURARIU

Nethi OURY

Matis Ihsane PAPAL

Cette année, les élèves ont également découvert le travail de linogravure avec l'artiste Julia Chausson. Au gré de plusieurs ateliers pratiques ils ont imaginé, créé et réalisé les cabochons illustrés qui clôturent chacun des textes.

**ENCADRÉS PAR
LEUR PROFESSEUR
DE PRODUCTION
GRAPHIQUE
PLURIMÉDIA**

Jean-François NOUVEL

MISE EN PAGE

Élèves de première bac pro Réalisation de produits imprimés et plurimédia option productions graphiques plurimédia du lycée des métiers de la communication, de l'industrie graphique, de la maintenance industrielle et des systèmes numériques Alfred-Costes à Bobigny (93)

IRPIP-PG

Elma BEN LAGHA
Pedro DO ADRO SOARES
Shaïna FABRONI
Léona-Founé FOUCAN
Ismael GUERMAT
Kylian KERDOUH
Stéphane LU
Denusathan NAVAKUMAR
David NISTOR
Sainthavi SHANMUGARAJAH
Diogo TELES RODRIGUES
Yuna TORDJMAN

Les élèves de 6^e du collège Roland-Garros à Villeneuve-Saint-Georges (94) sont allés à la rencontre des élèves du lycée Alfred-Costes (93) et ont travaillé ensemble à la création, la réalisation et le façonnage des marque-pages qui accompagnent le livre de l'académie.



Directeur de la publication

Jean-François Chanet / Recteur de l'académie de Créteil

Coordination du projet

Rectorat de l'académie de Crêteil

Mission « Maîtrise de la langue et des langages – prévention de l'illettrisme »

Armelle Sibrac

Séverine Furtado

Direction de la communication

Cécile Tabarin

Marie-Hélène Leclère

Virginie Regnault

Délégation académique à l'éducation artistique et culturelle

Valentin Grimaud

Lycée des métiers de la communication, de l'industrie graphique,

de la maintenance industrielle et des systèmes numériques

Alfred-Costes à Bobigny (93)

Coordination des équipes du lycée

Frédérique Lopez

Dépôt légal : juin 2025